UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01456791 1

Pascual Duboca.

POÈMES

DE LEGOUVÉ.

POÈMES

DE

LEGOUVÉ, ET DE VIGÉE.

QUATRIÈME EDITION,

revue, corrigée et augmentée du Poëme des VISITES, &c. &c.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

CHEZ LOUIS, RUE S. SEVERIN, N°. 110.

AN VII.

PQ
1996
L5A6
1798

A

ALEXANDRINE ARNAULT.

Vous qui de la beauté possédez l'avantage,
Et de l'esprit y joignez tous les dons,
De mes vers, en tremblant, je vous offre l'hommage;
Vous sentez tout le prix des *Jardins*, des *Saisons*:
Puis-je espérer votre suffrage ?
Pour me lire, oubliez ces écrits enchanteurs;
Eh ! comment égaler SAINT-LAMBERT et DELILLE!
Peut-être dans ce champ, pour leur main si fertile,
La mienne a cueilli quelques fleurs;
Je vous les dois; de vous mon ame était remplie,
Quand j'ai peint les douceurs de la mélancolie.
Lorsque des souvenirs j'ai vanté les bienfaits,
Je me suis retracé votre aimable présence;
Et quand ma Muse a rembruni ses traits,
J'étais en proie aux longs regrets
Qu'on éprouve dans votre absence.

LES SOUVENIRS

OU

LES AVANTAGES DE LA MEMOIRE.

LES SOUVENIRS

OU

LES AVANTAGES DE LA MÉMOIRE.

Sur l'immortel sommet de la double colline,
Tu créas la Mémoire, auguste Mnémosyne;
Je chante tes bienfaits; souris à mes accords.
La Mémoire en effet est un de nos trésors.
Par elle, on ressaisit les heures, les années
Dans la fuite du temps tour-à-tour entraînées;
Par elle, le passé redevient le présent.
Eh! jetant sur ses jours un regard complaisant,
Qui n'aime à remonter le fleuve de la vie!
Qui n'aime à voir, devant son ame recueillie,
Comme un mouvant tableau, repasser lentement
Ses instans de plaisir et même de tourment!
Il semble que du temps on arrête la trace :
On croit joindre à ses jours tous ceux qu'on se retrace;
Et de leur cours rapide on se sent consolé.
Regardez ce vieillard sous les ans accablé :

Si l'on oubliait tout, sa voix faible et tremblante,
Ses yeux appesantis, sa marche défaillante
De la mort à son ame offriraient le tableau ;
Mais, grace aux Souvenirs, du bord de son tombeau
Rejetant, à son gré, ses regards en arrière,
Il revient sur ses jours et rouvre sa carrière.
Il s'entoure des biens qu'il goûta si long-temps ;
Sa vieillesse sourit aux jeux de son printemps ;
Et, dans l'illusion dont son ame est ravie,
Il repousse sa tombe, et s'attache à la vie.
C'est peu de rajeunir le vieillard étonné ;
Les Souvenirs aussi charment l'infortuné.
Un riche, du destin éprouvant l'inconstance,
Est-il, de sa splendeur, tombé dans l'indigence ?
Si de nos parvenus il n'eut pas la hauteur,
Si du faible toujours il fut le protecteur,
Si le mérite obtint ses secours, ses hommages,
Qu'il reporte les yeux sur ces douces images,
Il se croit riche au moins de ses nombreux bienfaits,
Et reste heureux encor des heureux qu'il a faits.
L'homme sent-il un voile épaissi sur sa vue ?
D'un immense horizon l'imposante étendue,
Le pourpre de l'aurore, et le cristal des eaux,
Les trésors des jardins, des guérets, des coteaux,

Tout se couvre à ses yeux d'une ombre universelle :
La Mémoire lui reste, il revoit tout par elle.
La Mémoire à l'amant solitaire, éploré,
Fait retrouver l'objet dont il est séparé.
Voyez Saint-Preux contraint d'abandonner Julie.
Il court porter sa flamme et sa mélancolie
Dans les monts du Valais, sur ces sommets déserts
Dont les fronts escarpés se perdent dans les airs.
Leur immense hauteur, ces roches menaçantes,
Ces gouffres entr'ouverts, ces ondes mugissantes,
Ce tonnerre roulant dans l'horizon lointain,
Le deuil de l'if lugubre et du sombre sapin,
Des voraces oiseaux les cris lents et funèbres,
Ce brouillard plus affreux encor que les ténèbres,
Et de ces vieux glaçons la sinistre pâleur,
Tout répond à son ame, et parle à sa douleur.
Son œil désespéré, de la plus haute cime
Trouve un plaisir cruel à plonger dans l'abîme;
Il est près d'y tomber, fatigué de souffrir :
Mais il nomme Julie, et ne veut plus mourir.
Julie!.... à ses côtés en esprit il l'appelle;
Il ne fait plus un pas qu'il ne marche avec elle.
Avec elle il franchit les rochers et les monts;
Avec elle il descend dans les rians vallons.

Trouve-t-il un bosquet ? ce bosquet dans son ame
Du baiser de *Clarens* a réveillé la flamme.
Un paisible hameau s'offre-t-il à ses yeux ?
Il songe à ce *chalet* qui dût le rendre heureux.
Lit-il sur un ormeau des lettres enlacées ?
Tout-à-coup se présente à ses tendres pensées
Chaqu'arbre confident où, dans un doux lien,
Au chiffre de Julie il enchaîna le sien.
Julie enfin dans tout est l'objet qu'il admire ;
Il la voit dans les fleurs, l'entend dans le zéphyre.
Par ce prestige heureux la rapprochant de lui,
Il trompe son exil, il charme son ennui,
Savoure du bonheur l'ivresse renaissante,
Et remplit les déserts de sa maîtresse absente.
Mais sur l'homme assoupi Morphée est descendu :
Sa paupière est fermée, et son corps étendu.
Qui remplira le vide où le sommeil le plonge ?
Les Souvenirs portés sur les ailes d'un songe.
Dans ces tableaux trompeurs, par eux seuls animés,
Il reprend ses travaux, ses jeux accoutumés.
Le berger endormi tient encor sa houlette,
Le poète son luth, le peintre sa palette.
L'ami des champs croit voir les prés et les vallons,
Et d'un pied fantastique il foule les gazons.

Le chasseur presse et frappe un cerf imaginaire.
Le guerrier d'un vain bronze affronte le tonnerre.
L'amant, entre ses bras retenant la beauté,
Sur un lit idéal réve la volupté.
Enfin l'ami, qui pleure une perte cruelle,
Reconnait en dormant, dans une ombre fidelle,
Son ami qui mourut, et lui semble vivant.
O toi, que ma douleur appelle si souvent,
Et qui, perdu trop tôt pour le fils le plus tendre,
Ne me laissas de toi que ton nom et ta cendre,
O mon père, ton front vénérable et chéri
Se peint, dans plus d'un songe, à mon œil attendri.
Dans plus d'un songe encor, ton aimable sagesse
Aux utiles travaux invite ma jeunesse,
Rend à mon cœur charmé tes leçons, tes vertus;
C'est ta voix que j'entends; hélas! et tu n'es plus!...
Pourquoi dans ton aspect n'ai-je vu qu'un prestige!
Et toi, dont chaque jour l'horrible mort m'afflige,
Toi, dès mes premiers ans, ô mon plus tendre ami,
Qui périssant si jeune, en ce temps ennemi
Où la Terreur hideuse ensanglantait la France,
D'un orateur futur emportas l'espérance,
Que de fois je t'embrasse, au milieu de la nuit,
Dans ces fantômes vains que son ombre produit!

Là, de nos entretiens je retrouve les charmes ;
Nous nous contons nos vœux, nos plaisirs, nos alarmes
Nous nous disons nos plans, nos veilles, nos travaux ;
Nous lisons ces écrits qui n'ont point de rivaux;
Et, de nos goûts toujours gardant le caractère,
Tu me vantes Rousseau, je te vante Voltaire ;
Et, renouant les nœuds dont mon cœur fut lié,
Je sens l'attrait des arts au sein de l'amitié.
Songes heureux! faut-il qu'en rouvrant mes paupières,
Le jour m'enlève, hélas ! de si douces chimères !
Quand mon sommeil ranime un des morts que j'aimais,
Je voudrais près de lui ne m'éveiller jamais ;
Ainsi de mille objets l'image retracée,
Quand les yeux sont fermés, fait veiller la pensée,
Et, du sommeil oisif venant remplir le cours,
Reproduit nos plaisirs et prolonge nos jours.

Les Souvenirs encor ont une autre puissance ;
Ils donnent le bonheur de la reconnaissance.
On aime à revoir ceux qui pour nous ont tout fait :
L'aspect d'un bienfaiteur est un second bienfait.
Oui, de tous nos penchans la Mémoire est la cause.
De mes soins les plus doux si mon ami dispose,
C'est que je dis tout bas, alors que je le voi,
Voilà l'être qui souffre ou jouit avec moi !

Pourquoi le fils sensible, en abordant sa mère,
Eprouve-t il toujours un charme involontaire ?
C'est qu'il se dit : son lait au berceau m'a nourri.
Qui voit la jeune Eglé d'un œil plus attendri ?
L'amant qui fut heureux, s'il porte un cœur fidèle.
Du bonheur qu'il obtint il palpite auprès d'elle ;
Et, quand elle se livre à ses nouveaux desirs,
Les plaisirs de la veille augmentent ses plaisirs.

Les arts sur-tout, les arts sont fils de la Mémoire.
Quand ces peintres, dont Rome a préparé la gloire,
Ont voulu reproduire, en leurs savans tableaux,
Le courroux des autans qui soulève les flots,
Les éclats d'un volcan, le choc de deux armées,
Le vol de l'incendie aux ailes enflammées,
Les sillons de la foudre éclatant dans les cieux,
Ces grands objets alors étaient-ils sous leurs yeux ?
Non, ils n'étaient présens qu'aux yeux de leur pensée.
Et ces nobles enfans d'Euripide et d'Alcée,
Tous ceux de qui les vers, si doux à retenir,
Ont captivé leur siècle et conquis l'avenir,
S'ils ont, sous des couleurs fidelles, éloquentes,
Tracé du cœur humain les passions brûlantes,
C'est qu'ils avaient senti ce qu'ils ont exprimé.
Pour bien peindre l'amour, il faut avoir aimé.

J'en atteste ta gloire, ô grand homme, ô Racine!
Au théâtre attendri quand ta plume divine
Des tourmens d'Hermione étonna les Français,
Tu portais dans ton cœur l'amour que tu traçais.
Long-temps pour Champmêlé plein d'une ardeur extrême,
Dans Oreste et Pirrhus tu te peignis toi-même.
Tes vers, de ces amans exprimant les douleurs,
S'embrâsaient de tes feux, se mouillaient de tes pleurs,
Et n'étaient, quand de Phèdre ils plaignaient la tendresse,
Que de nouveaux soupirs offerts à ta maîtresse.
On doit au Souvenir les vers et le pinceau.
Il fit plus: de l'histoire il créa le flambeau.
Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde;
Les peuples, tour-à-tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés;
Les grands événemens n'avaient point d'interprêtes;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes.
L'histoire luit: soudain les temps ont reculé:
L'ombre a fui; les tombeaux, les débris ont parlé;
Les générations s'entendent et s'instruisent;
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude! ô sublimes récits!
Dans quels transports le Sage, à son foyer assis,

Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome ;
A travers deux mille ans applaudit au grand homme ;
Consulte l'orateur et le guerrier fameux ;
Partage les revers des peuples grands comme eux ;
Voit l'empire Romain, sous le fer des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales,
Et, bientôt déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent états ;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatans,
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps !
Il est vrai ; trop souvent, pour une ame sensible
Des fastes de Clio la lecture est pénible.
Sous ses tristes pinceaux, les combats meurtriers
S'embellissent du moins de l'éclat des lauriers ;
Mais lorsqu'elle décrit des villes inondées
Par les volcans en feu, par les mers débordées ;
Mais lorsqu'elle dépeint ces empereurs sanglans
Qui, plus cruels encor que les mers, les volcans,
Joignent la barbarie à la débauche immonde,
Et dans des coupes d'or boivent les pleurs du monde ;
Lorsqu'elle montre enfin le mérite ignoré,
Et la vertu proscrite, et le crime honoré,

La superstition en devoir érigée,
La terre dans le sang au nom du ciel plongée,
Les sombres factions, et ce choc désastreux
Où tous les citoyens se déchirent entr'eux,
On gémit de savoir tant de maux, tant de crimes:
On voudrait que l'oubli pût rouvrir ses abîmes!
Vœux imprudens! du mal le souvenir affreux
Au souvenir du bien donne un prix plus heureux.
L'ame, sur les vertus qu'aux forfaits elle oppose,
Avec plus d'intérêt s'arrête et se repose.
Quand d'un Domitien, d'un Néron, d'un Caius
La présence nous pèse, ah! combien de Titus
L'image en ce moment nous apparaît plus belle!
Qu'on aime à fuir Tibère auprès de Marc-Aurèle!
Et lorsqu'en son courroux le Vésuve fumant
Engloutit Pompeïa dans son gouffre écumant,
Qu'il est doux d'observer, après un tel ravage,
Pétersbourg s'élevant sur un nouveau rivage,
Et de passer ainsi, dans un autre tableau,
De l'aspect d'une tombe à celui d'un berceau!
Que dis-je? Ces noms vils que l'histoire déploie
Nous attachent souvent. Nous voyons avec joie
Que le crime ne peut, même après le remord,
S'absoudre et se cacher dans la nuit de la mort.

Qu'il existe un vengeur, dont la main implacable
De sa tombe ébranlée arrache le coupable,
Et le traine honteux de sa triste clarté,
Devant le tribunal du lecteur irrité.
Notre voix lui reproche et sa vie et ses crimes;
Nous aimons sur sa cendre à venger ses victimes;
Nous pardonnons aux dieux, puisque leur équité
Créa pour les pervers une immortalité;
Et de ce châtiment terrible, inévitable,
Lui montre, en ses succès, l'image épouvantable
Qui, tourmentant ses nuits, empoisonnant ses jours,
Comme un fer suspendu, le menace toujours.
Oh! que les opprimés embrassent cette idée!
Comme elle consolait mon ame intimidée
Dans ces jours de forfaits, où creusant nos tombeaux,
Un vil tyran sur nous fit régner les bourreaux!
« L'impunité, disais-je, au meurtre en vain l'excite,
» Il est du moins puni, lorsqu'il songe à Tacite!
» Il pâlit, effrayé de ce hardi pinceau
» Qui du crime à Néron sut imprimer le sceau,
» Et se voit, comme lui, par de mâles peintures,
» Renaître tout sanglant chez les races futures ».
Je m'écriais: il souffre, et le ciel est absous!
Mais n'est-il pour l'esprit, de s'instruire jaloux,

Que la voix de Clio ? Non, grace à la Mémoire,
L'univers est encore une vivante histoire.
Que loin de ses foyers le savant élancé
Le parcoure, il voyage entouré du passé.
O champs de l'Apennin ! ô fleuves d'Ausonie !
Cherchons-nous sur vos bords les sons de l'harmonie,
D'un éternel azur l'aspect délicieux,
Et ce peuple à-la-fois galant, religieux,
Qui, tout entier à Dieu comme aux tendres faiblesses,
Vit entre des chanteurs, un prêtre et des maitresses,
Et de ses goûts divers esclave tour-à-tour,
Encense Polymnie, et le Pape et l'Amour ?
Non, nous courons plutôt, dans ses brillans vestiges,
De l'Italie antique évoquer les prodiges.
Chaque lieu se revêt de son premier renom.
Tout parle d'un haut fait, tout révèle un grand nom.
Que raconte Trébie, et Canne et Thrasymène ?
Là, devant Annibal a fui l'aigle romaine.
Que disent ces hameaux, ces cités, ces vallons ?
Ici sous Marius ont péri les Teutons.
Ces bords sont le théâtre où s'illustra Scœvole.
Cette roche escarpée est le fier Capitole,
Où, des fronts couronnés consacrant les revers,
La victoire attacha le joug de l'univers.

Ces superbes palais dont la vue est frappée,
C'est celui de César, c'est celui de Pompée.
Dans ces modestes champs, tous les consuls héros
Reprenaient la charrue en quittant les faisceaux.
Horace vit le jour dans ce hameau tranquille.
Vers ce bois est la tombe où repose Virgile.
Virgile! ah! c'est sur-tout près de ce monument
Que l'étranger s'arrête avec ravissement.
Cette riche colline, et ces plaines fécondes,
Les mers avec orgueil développant leurs ondes,
Et d'un ciel toujours pur l'éclatante beauté,
Tout semble à ses regards par Virgile enchanté.
Aux tombes des Césars son ame fut distraite;
Son ame se recueille au tombeau du poète.
Il y chante ces vers où Didon a gémi,
Et quitte ce tombeau comme on quitte un ami.
Des voyages lointains telle est l'heureuse ivresse.
Telle est l'illusion qui me suit dans la Grèce.
De ruines en vain ces climats sont flétris,
L'imagination relève leurs débris.
Tout est grand homme ou dieu dans ces riches décombres;
Et je marche au milieu des plus illustres ombres.
Athènes se réveille et sort de son tombeau.
Voilà donc ces remparts! ce portique si beau!

Ce théâtre où des vers éclatait l'harmonie !
Et tous ces monumens, conquêtes du génie !
Je sors d'Athène, et vole aux champs de Marathon :
De Miltiade encor ils répètent le nom.
Je m'avance à Trezène : un autre nom l'habite ;
Les rochers sont encor teints du sang d'Hyppolite.
Les roseaux du Ladon appellent-ils mes yeux ?
Syrinx fait soupirer ses bords mélodieux.
Ai-je apperçu l'Elide ? En ses champs magnifiques,
Il me semble assister aux fêtes olympiques :
J'entends le bruit des chars, le cri des combattans,
Et le souffle et les pas des coursiers haletans.
Suis-je à Naxos ? Je trouve Ariane plaintive,
Accusant d'un ingrat la voile fugitive ;
Je nage avec Léandre aux rives d'Abydos ;
Je pleure avec Sapho lorsque j'entre à Lesbos.
Mais combien Ilion me demande de larmes !
C'est-là sur-tout le lieu qui pour l'ame a des charmes.
L'amour mystérieux d'Anchyse et de Cypris,
Œnone au mont Ida redemandant Pâris,
La Grèce si long-temps par Hector repoussée,
Les adieux d'Andromaque à la porte de Scée,
Le monstre, dont les flancs vomissaient le trépas,
Tous ces événemens revivent sous mes pas :

Et sur ces bords, rendus à leur splendeur première,
L'antiquité renaît et brille toute entière.

Les climats, pleins de faits récens et glorieux,
Par un nouvel attrait doivent charmer nos yeux.
Le Guerrier que les champs de Fleurus ou d'Arcole
Ont vu de l'aigle altier briser l'espoir frivole,
Les retrouvera-t-il sans penser aux combats
Où pour la liberté s'est signalé son bras?
Il saluera ces champs, théâtre de sa gloire.
Chaque bois, chaque mont frappera sa mémoire.
Ce vieux fort aux assauts a long-temps résisté;
Vers ce fleuve en fuyant l'ennemi s'est porté:
Tout viendra du Français flatter l'âme attentive;
Il entendra des morts gémir l'ombre plaintive;
Et foulant ces gazons, de leur sang illustrés,
Sentira tressaillir leurs ossemens sacrés.

Non moins heureux celui qui peut revoir l'asyle
Dont la paix protégea son enfance tranquille!
Du monde vers ce lieu que j'aime à m'échapper!
De mes premiers plaisirs je reviens m'occuper.
Ce mur que je frappais d'une balle docile,
Cette pierre applanie, où, d'une corde agile,
Sous mes pieds bondissans, ma main doublait les tours,
Chaqu'objet me ramène à ces aimables jours.

Où les plaisirs sont vifs, les peines sont légères,
Où l'on croit tous les cœurs généreux et sincères,
Où l'ame, vierge encor, dans le sommeil des sens,
Des folles passions ignore les tourmens,
Où l'on ne connaît pas l'orgueil de l'opulence;
Je redeviens enfant aux lieux de mon enfance;
Et reprends, à l'aspect de ses jeux innocens,
Le calme qui s'envole avec nos premiers ans.
Ainsi le Souvenir par-tout nous dédommage.
De la patrie absente il nous offre l'image.
Loin d'elle vainement on erre transporté,
On retourne en esprit au bord qu'on a quitté.
O Français! qui languis captif de l'Angleterre,
Voilà ce qui distrait ta douleur solitaire.
Que te font et Saint-Jame et ce Windsor pompeux,
Ces bois si renommés, ces palais si fameux?
Tu dis, en t'éloignant de leur triste opulence,
Ce ne sont pas les bois, les palais de la France!
Tu l'appelles sans cesse; aux échos étrangers
Tu contes ses combats, ses succès, ses dangers;
Et, de tes nobles fers ta pensée affranchie
Vole vers la cité par la Seine enrichie,
Se promène aux climats où le Rhône amoureux
De la Saône en son lit reçoit l'hymen heureux,

Visite l'humble toit où tu vis la lumière,
S'assied près d'une amante, à côté d'une mère,
Et, par ces doux tableaux à ton pays rendu,
Ton cœur revoit le ciel que tes yeux ont perdu.
O combien la mémoire a d'heureux avantages!
Elle charme l'exil, embellit les voyages,
Recule le présent, et promet l'avenir.
Oui, si l'on doit aimer son propre souvenir,
Le souvenir qu'on laisse a-t-il moins droit de plaire?
Regardez ce mortel qui s'élance à la guerre,
Loin de la paix des champs, ou des jeux d'une cour,
Loin des nœuds assemblés par l'hymen ou l'amour,
Il vole, sur la terre ou les gouffres de l'onde,
Braver le fer qui luit, et le bronze qui gronde.
Pourquoi dans les combats s'est-il sacrifié?
Il voulait que son nom ne fût point oublié.
O desir inquiet d'une longue mémoire!
Ce besoin appelait Démosthène à la gloire.
Voyez-le, pour s'instruire, au fond d'un noir séjour,
Fuir les fêtes d'Athène et la splendeur du jour:
Ecoutez-le, des mers parcourant les rivages,
Pour affermir sa voix, haranguer les orages.
C'est ce vœu d'échapper au sombre oubli des temps
Qui, loin des vains plaisirs, sur des travaux constans,

A toute heure, en tout lieu faisait pâlir Voltaire ;
C'est lui qui, de Raynal enflammant l'ame austère,
Lui dit de préférer à des honneurs brillans
L'éclat d'une disgrace et celui des talens ;
C'est lui qui, dans les bois propices à l'étude
Exilait de Rousseau la docte inquiétude.
Rousseau !.... Si l'écrivain dont l'éloquente voix
Fit parler la morale, et l'amour, et les loix,
Pour mûrir son génie, aux délices du monde
Courut se dérober dans la forêt profonde,
C'est que, plein des tributs qu'il devait obtenir,
Il respirait de loin l'encens de l'avenir,
Et voyait ses leçons dont la France s'honore,
Triompher en des jours qui n'étaient pas encore.
L'espoir d'un souvenir conduit même aux vertus.
Cet illustre vieillard proscrit par Anitus,
Intrépide martyr de sa haute sagesse,
Eût-il, dans les cachots, bu la mort sans faiblesse,
S'il n'eût cru que le monde, honorant son tombeau,
D'un opprobre éternel flétrirait son bourreau ?
Quand Brutus, s'immolant, sut dompter la nature,
Il se sentait d'avance en sa grandeur future ;
Et Barnevelt, frappé comme un vil criminel,
Voyait son échafaud se changer en autel.

Le grand homme a seul droit de briguer cet hommage
Qui dans tout l'avenir consacre son image ;
Mais d'un tribut plus doux l'homme obscur est épris :
Il veut le souvenir de ceux qu'il à chéris.
Qui ne se dit, tout près de perdre la lumière :
« Ma fille de ses pleurs baignera ma poussière.
» Le long deuil d'une épouse attestera sa foi.
» Quelquefois mes amis s'entretiendront de moi.
» Je reste dans leurs cœurs ! je vivrai dans leurs larmes »!
Ce tableau, de la mort adoucit les alarmes;
Et l'espoir des regrets que tout mortel attend,
Est un dernier bonheur à son dernier instant.

LA SÉPULTURE.

LA SÉPULTURE.

Ou sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques
Qui des temples sacrés décoraient les portiques ?
O forfait ! ces brigands, dont la férocité
Viola des prisons l'asyle épouvanté,
Coururent, tout sanglans, de nos aïeux célèbres
Profaner, mutiler les monumens funèbres,
Et commettre, à la voix d'un lâche tribunat,
Sur des cadavres même, un autre assassinat.
Gloire, talens, vertus, rien n'arrêta leur rage.
O guerriers généreux, dont le mâle courage
De l'état ébranlé releva le destin,
Vengeurs du nom français, Turenne, Du Guesclin,
Vous vites par leurs mains vos cendres dispersées
Errer, au gré des vents, de vos urnes chassées.
La beauté ne put même adoucir leur courroux :
Sévigné, dans la mort tu ressentis leurs coups.
C'en est donc fait : brisant les tombes révérées,
Ils ont désenchanté nos enceintes sacrées.

Nous y cherchons en vain ces marbres inspirans,
Où nos yeux se plaisaient à s'arrêter long-temps;
Où nos cœurs admiraient, épris de leur histoire,
Les dons de la patrie et les droits de la gloire,
Et sur l'affreuse mort, dont tout est dévoré,
Des talens, des vertus le triomphe assuré.
On se sent agrandir au tombeau d'un grand homme!
Les arts m'en sont garans; des morts que l'on renomme,
Dans le bronze vivant, dans le marbre animé,
Ils rendront tous les traits à l'Univers charmé:
Mais ce n'est point assez pour le cœur qui les aime;
Leurs images, hélas! ne seront point eux-même!
C'est eux, c'est leurs débris que nous voulons trouver.
Au pied de leurs tombeaux nous aimions à rêver.
Là, du recueillement ressentant tous les charmes,
Nous trouvions à la fois des leçons et des larmes.
Il semblait que du fond de ces cercueils fameux
Une voix nous criât: «Illustrez-vous comme eux».
Voilà l'illusion que nous avons perdue.
Vous tous, que pleure encore la patrie éperdue,
Consolez-vous pourtant si vos corps mutilés,
Loin de leurs monumens languissent exilés.
Bannis de vos cercueils, et non de votre gloire,
Vous restez dans nos cœurs et dans notre mémoire.

Là, se sont retranchés vos débris immortels ;
Là, se sont relevés vos tombeaux, vos autels
Et, contre les pervers soulevant tous les âges,
Vous immortalisez jusqu'à leurs vils outrages.
Mais de quel crime encor mon œil est révolté ?
Par des bras soudoyés un cadavre porté,
Sans cortège, sans deuil, s'avance solitaire :
C'est ainsi parmi nous qu'on rend l'homme à la terre!
Autrefois l'amitié, la nature et l'amour,
Accompagnant sa cendre à ce dernier séjour,
Lui portaient en tribut leur douleur consolante ;
Maintenant, inhumé sans la pompe touchante
Qui suivait le mortel dans la tombe endormi,
On dirait qu'il n'eut pas un parent, un ami !
A-t-il perdu ses droits en perdant la lumière ?
N'est-il point un respect qu'on doive à sa poussière ?
Sur les rives du Nil, un zèle industrieux,
Par un baume éternel, perpétuant aux yeux
Une mère expirée, une épouse ravie,
Savait tromper la mort et figurer la vie ;
Les Grecs et les Romains présentaient aux tombeaux
Des offrandes, des pleurs, et le sang des taureaux :
Le sauvage lui-même, inhumain, implacable,
Toujours d'un peu de terre a couvert son semblable ;

Et vous, peuple poli, dans cet âge si beau
Où Montesquieu, Voltaire, et Raynal et Rousseau,
Par leurs savans écrits, pleins d'Athène et de Rome,
Apprirent aux humains la dignité de l'homme,
Vous osez seuls aux morts refuser des honneurs!
Que dis-je? vous craignez de montrer vos douleurs!
Sommes-nous dans ces jours de crime et d'esclavage
Où, de l'humanité proscrivant le langage,
Des tyrans dans nos yeux faisaient rentrer nos pleurs,
Où tous les sentimens se cachaient dans les cœurs?
Le frère alors fuyait les obsèques d'un frère;
Le fils suivait de loin le cercueil de son père,
On n'osait escorter que le char des bourreaux;
La pompe de la mort n'était qu'aux échafauds!
Si de ce règne affreux l'opprobre enfin s'efface,
Dans nos convois encor pourquoi m'offrir sa trace?
Quel Français, sans gémir, peut voir leur nudité?
Craint-on qu'au sein des jeux un moment attristé,
L'homme heureux, de la mort reconnaissant l'empire,
Ne s'apperçoive trop que son semblable expire?
Eh! ce corps, à la terre indignement rendu,
Comme un vil animal dans les champs étendu,
Peut-être est-ce un savant, dont le vaste génie
Par d'utiles travaux éclaira sa patrie!

Peut-être est-ce un ami des mortels malheureux!
Quel contraste! jaloux de prodiguer pour eux
De ses soins, de ses dons l'active bienfaisance,
Tous les infortunés recherchaient sa présence;
Vivant, de sa maison ils assiégeaient le seuil;
Mort, ils n'osent, hélas! entourer son cercueil!

« Pourquoi, me direz-vous, des honneurs funéraires?
» Cette loi, que jadis établit chez nos pères
» Un culte fanatique et sans force aujourd'hui,
» Sur nos bords éclairés doit tomber avec lui ».
Ah! laissez ce langage au profane athéïsme:
La sensibilité n'est pas le fanatisme.
De la religion gardons l'humanité.
Barbares, qui des morts bravez la majesté,
Eloignez ces flambeaux, ces ornemens, ces prêtres
Dont le faste à la tombe escortait nos ancêtres;
Mais appellez du moins autour de nos débris
Et la douleur d'un frère, et les larmes d'un fils.
C'est le juste tribut où nos mânes prétendent:
C'est le culte du cœur que sur-tout ils attendent.

Mais si vous leur rendez cette pompe du deuil,
Oserez-vous encor reléguer un cercueil
Aux lieux où, nous plongeant dans les mêmes abimes,
La mort confusément entasse ses victimes?

O trop coupable effet d'un usage odieux!
Auprès des scélérats git l'homme vertueux!
Dans le même sépulcre indigné de descendre,
A leur cendre il frémit d'associer sa cendre.
Du juste, qui n'est plus, respectez le repos.
Du juste et du méchant séparez les tombeaux.
Loin, sans doute, l'orgueil du pompeux mausolée
Qui distinguait des grands la poussière isolée;
Mais qu'au moins dans les bois un monument dressé
Dise au fils : C'est ici que ton père est placé.
Les bois! ils sont des morts le véritable asyle.
Là, donnez à chacun un bocage tranquille.
Couvrez de leur nom seul leur humble monument :
De l'urne d'un héros son nom est l'ornement.
Ces dômes de verdure où le calme respire,
Le ruisseau qui gémit, et le vent qui soupire,
La lune dont l'éclat, doux ami des regrets,
Luit plus mélancolique au milieu des forêts,
Tous ces objets que cherche une ame solitaire,
Prêteront aux tombeaux un nouveau caractère.
Par ce charme, appelés vers leurs restes flétris,
Nous viendrons y pleurer ceux qui nous ont chéris.
Nous croirons voir planer leurs ombres attentives :
Nous croirons qu'aux soupirs de nos ames plaintives

Répondent de leurs voix les accens douloureux,
Dans la voix des zéphyrs gémissans autour d'eux.
Que la sage Helvétie offre un touchant exemple !
Lorsqu'un mortel n'est plus, là, les siens, près du temple,
Vont déposer sa cendre en un bocage épais,
Y plantent des lilas, des roses, des œillets,
Arrosent chaque jour leurs tiges abreuvées :
Il semble qu'en ces fleurs, par leur main cultivées,
Ils raniment l'objet près d'elles inhumé,
Et respirent son ame en leur souffle embaumé.
Comme eux, à nos regrets sachons prêter des charmes,
Rendons les fleurs, les bois, confidens de nos larmes.
Dans les fleurs, dans les bois, du sort trompant les coups,
Nos parens reviendront converser avec nous.
Tout rendra leur aspect à notre ame appaisée ;
Les champs, peuplés par eux, deviendront l'Elysée,
Et les tristes humains, près de faire à leur tour
Ce voyage effrayant qui n'a point de retour,
Comptant sur les honneurs dont la mort est suivie,
Ne croiront pas sortir tout entiers de la vie ;
Et, par ce doux espoir en mourant ranimés,
Se sentiront renaître aux cœurs qu'ils ont aimés.

LA MÉLANCOLIE.

LA MÉLANCOLIE.

La Joie a ses plaisirs ; mais la Mélancolie,
Amante du silence et dans soi recueillie,
Dédaigne tous ces jeux, tout ce bruyant bonheur,
Où s'étourdit l'esprit, où se glace le cœur.
L'homme sensible et tendre, à la vive allégresse
Préfère la langueur d'une douce tristesse.
Il la demande aux arts. Suivons-le dans ces lieux
Que la peinture orna de ses dons précieux.
Il quitte ces tableaux où le pinceau déploie
D'une fête, d'un bal la splendeur et la joie,
Pour chercher ceux où l'art, attristant sa couleur,
D'un amant, d'un proscrit a tracé le malheur.
De la toile attendrie, où ces scènes sont peintes,
Son ame dans l'extase entend sortir des plaintes ;
Et son regard avide y demeure attaché.
Au théâtre sur-tout il veut être touché.
Voyez-vous, pour entendre Emilie, Orosmane,
Phèdre en proie à l'amour qu'elle-même condamne,

Comme un peuple nombreux dans le cirque est pressé?
Chacun chérit les traits dont il se sent blessé.
Chacun aime à verser, sur de feintes alarmes,
Sur des désastres faux, de véritables larmes;
Et loin du cirque même, en son cœur, en ses yeux,
Garde et nourrit long-temps ses pleurs délicieux.

Quel est, en le lisant, l'ouvrage qu'on admire?
L'ouvrage où l'écrivain s'attendrit et soupire?
L'Iliade, d'Hector peignant le dernier jour;
Les vers où de Didon tonne et gémit l'amour;
Les plaintes de Tancrède, et les feux d'Herminie;
Héloïse, Werther, Paul et sa Virginie,
Ces tableaux douloureux, ces récits enchanteurs
Que l'on croirait tracés par les Graces en pleurs.
Ignorant, éclairé, tout mortel les dévore.
La nuit même il les lit; et quelquefois l'Aurore,
En rouvrant le palais de l'Orient vermeil,
Le voit, le livre en main, oublier le sommeil.
Dans le recueillement son ame est absorbée,
Et sur la page humide une larme est tombée.
Douce larme du cœur, trouble du sentiment,
Qui nais dans l'abandon d'un long enchantement,
Heureux qui te connaît! malheureux qui t'ignore!

Arrêtons-nous aux champs qu'un riche émail colore.

Du pourpre des raisins, et de l'or des guerets,
L'aspect riant d'abord a pour nous des attraits;
Mais que nous préférons l'épaisseur d'un bois sombre!
C'est là qu'on est heureux! là, le soleil et l'ombre,
Qui, formant dans leur lutte un demi jour charmant,
Ménagent la clarté propice au sentiment;
Mille arbres qui, penchant leur tête échevelée,
Tantôt dans le lointain alongent une allée,
D'un dédale tantôt font serpenter les plis,
Dessinent des bosquets, ou grouppent des taillis;
Enfin le doux zéphyr qui, muet dans la plaine,
Gémit dans les rameaux qu'agite son haleine,
Tout dispose à penser, invite à s'attendrir:
Sous ces dômes touffus le cœur aime à s'ouvrir,
Et, conduit par leur calme aux tendres rêveries,
Se plait à réveiller ses blessures chéries.
Sous ces bois inspirans coule-t-il un ruisseau?
L'émotion redouble à ce doux bruit de l'eau
Qui, dans son cours plaintif qu'on écoute avec charmes,
Semble à-la-fois rouler des soupirs et des larmes.
Et qu'un saule pleureur, par un penchant heureux,
Dans ces flots murmurans trempe ses longs cheveux,
Nous ressentons alors, dans notre ame amollie,
Toute la volupté de la Mélancolie:

Cette onde gémissante, et ce bel arbre en pleurs,
Nous semblent deux amis touchés de nos malheurs.
Nous leur disons nos maux, nos souvenirs, nos craintes;
Nous croyons leur tristesse attentive à nos plaintes;
Et, remplis des regrets qu'ils expriment tous deux,
Nous trouvons un bonheur à gémir avec eux.

Ecoutons : des oiseaux commence le ramage.
De ces chantres ailés un seul a notre hommage;
C'est Philomèle au loin lamentant ses regrets.
Oh! que sa voix plaintive enchante les forêts!
Que j'aime à m'arrêter sous l'ombre harmonieuse
Où se traîne en soupirs sa chanson douloureuse!
De l'oreille et du cœur je suis ses doux accens.
Rêveur, et tout entier à ces sons ravissans,
Je ne m'apperçois pas si, planant sur ma tête,
Des nuages affreux assemblent la tempête,
Si le tonnerre gronde, ou si le jour qui fuit
Cède le firmament aux voiles de la nuit;
Je ne vois que les maux que cet oiseau déplore :
Il cesse de chanter, et je l'écoute encore!
Tant la Mélancolie est un doux sentiment!

Vesper, viens assister à son recueillement.
L'astre majestueux qui verse la lumière
Peut un moment de l'homme attacher la paupière,

Lorsqu'inondant les cieux en son cours agrandi,
Il déploie à longs flots la splendeur du midi;
Mais l'œil, qu'ont ébloui ses brûlantes atteintes,
Demande à reposer sur de plus douces teintes.
Il se plait à chercher en des nuages d'or
L'astre qu'on ne voit plus, et que l'on sent encor.
Ce jour à son déclin, la nuit à sa naissance,
L'ombrage des forêts qui dans les champs s'avance,
La chanson de l'oiseau qui par degrés finit,
La rose qui s'efface, et l'onde qui brunit,
Les bois, les prés dont l'ombre obscurcit la verdure,
L'air qui souffle une douce et légère froidure,
Phœbé qui, seule encore, et presque sans clarté,
Au milieu des vapeurs lève un front argenté,
Et semble, en promenant son aimable indolence,
Un fantôme voilé que guide le silence,
Le murmure des flots qu'on entend sans les voir,
Et le cri du hibou dans le calme du soir,
Combien de ces objets on goûte la tristesse!
Que sous son crêpe encor la nature intéresse!
A l'heure où la journée approche de sa fin,
Le sage, en soupirant, contemple ce déclin,
Et, ramenant sur soi sa pensée attendrie,
Voit dans le jour mourant l'image de la vie.

Ainsi donc le rapport des objets avec nous
Leur donne à nos regards un intérêt plus doux!
C'est par-là que l'automne, heureux soir de l'année,
Nous attache au déclin de sa beauté fanée.
Lorsque sur les coteaux sifflent les aquilons,
Quand la feuille jaunit et tombe en tourbillons,
Quand se flétrit des prés la grace fugitive,
Le mortel recueilli, d'une vue attentive
Suit cette décadence où, se couvrant de deuil,
La nature à pas lents marche vers le cercueil.
Pleure-t-il le trépas d'une épouse adorée?
Il jouit des débris de la terre éplorée.
La splendeur du printemps insultait son ennui,
Mais l'automne est souffrant, il se plaît avec lui.
Les vents luttans entr'eux, et les torrens qui grondent
Lui semblent des témoins dont les voix lui répondent.
Ces prés, ces champs déserts, et ces bois dévastés,
De sa perte à ses yeux paraissent attristés.
Il dit aux prés, aux champs, pleins de ses rêveries:
« Vous n'avez plus les fleurs, vos compagnes chéries »;
Aux bois: « Tout hymen cesse entre la feuille et vous.
» Comme vous, des trésors j'ai perdu le plus doux;
» Et je viens, unissant ma perte à vos ravages,
» Confondre nos regrets, marier nos veuvages ».

Il dit; cet entretien charme un instant ses maux.
L'Enfant du Pinde aussi recherche ces tableaux.
Laissez-moi m'enfoncer sous ces bois sans feuillage.
Qu'il m'est doux d'y trouver un roc noir et sauvage
Qui laissait la verdure égayer son horreur,
Et libre de son voile, a repris sa terreur!
Que j'aime à mesurer ces ormes et ces chênes,
Gigantesques rivaux des montagnes prochaines,
Qui, sans feuille, et d'écorce à peine environnés,
Elevent un front chauve et des bras décharnés!
Combien me plait, m'ément cette onde qui bouillonne,
Qui, dans l'été cascade, et torrent dans l'automne,
Murmurant, quand Zéphyr enchantait le vallon,
A l'exil du Zéphyr, gronde avec l'aquilon!
De quelle volupté ma frayeur est mêlée,
Quand la foudre à grand bruit roule dans la vallée,
Ou, sous ses traits de feu brisant de noirs rameaux,
De nos bois fracassés dévore les lambeaux!
Tout du poète ému réveille le génie.
Je saisis des objets la couleur rembrunie;
Et, pour faire passer cette teinte en mes vers,
Je noircis mes pinceaux du deuil de l'univers.
Où suis-je? à mes regards, un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure derniere.

Un cimetière aux champs ! quel tableau ! quel trésor !
Là, ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or;
Là, ne s'élèvent point ces tombes fastueuses
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et jusque dans la mort, du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes,
Le reste dans la poudre au hasard confondu.
Salut, cendre du pauvre; ah ! ce respect t'est dû.
Souvent ceux, dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes;
Et quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'état après l'avoir nourri.
Enfin, chaque tombeau de cet enclos tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile !
Salut, cendre du pauvre, accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs ?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire !
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.

La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine!
Et, lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent.
Mais loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siége une urne, et la Mort pour témoin.
Oisifs de nos cités, dont la mollesse extrême
Ne veut que ces plaisirs où l'on se fuit soi-même,
Qui craignez de sentir, d'éveiller vos langueurs,
Ces tableaux éloquens sont muets pour vos cœurs.
Mais toi, qui des beaux arts sens les flammes divines,
Ton ame entend la voix des cercueils, des ruines.
De la destruction recherchant les travaux,
Des états écroulés tu fouilles les tombeaux.
On te voit, arrêté sur les bords du Scamandre,
De l'antique Ilion interroger la cendre.
On te voit dans Palmyre, attentif et surpris,
Consulter sa grande ombre et ses savans débris.
Quel livre à ton génie offrent de tels décombres!
Sur ces lambeaux fameux, sur ces ruines sombres,

Qui là, sans majesté, rampent dans les déserts,
Ici, d'un front altier, se dressent dans les airs,
Mais dont les traits usés et les rides sauvages
Des ans, qui rongent tout, attestent les ravages,
Tu lis, le cœur saisi d'un agréable effroi,
La marche de ce temps qui roule aussi sur toi,
Des révolutions les soudaines tempêtes,
La chute des états, la trace des conquêtes,
L'empreinte des volcans et des flots destructeurs,
Et la haute leçon du néant des grandeurs;
Et des siècles sur eux contemplant les injures,
De ces grands corps brisés tu comptes les blessures.
Tes yeux et tes esprits sont par eux exaltés.
Laissons ces vieux débris, sépulcres des cités.
Que sont-ils, aux regards du rêveur solitaire,
Près de ce ténébreux et profond monastère,
Sépulcre des vivans, où, servant les autels,
Au sein d'un long trépas respiraient les mortels?
La raison a parlé; tous ces réduits austères
Ont dépouillé leur deuil, leurs chaînes, leurs mystères;
Mais, quoique leurs parvis, leurs autels soient déserts,
Au cœur mélancolique ils restent toujours chers.
L'œil avide recherche, en ces saints édifices,
Les cellules, témoins de tant de sacrifices;

Ces formidables mots : *Néant*, *Éternité*,
Dont s'obscurcit encor le mur épouvanté;
Les voûtes où, d'un Dieu redoutant la sentence,
Le front pâle et courbé, priait la Pénitence;
La fosse, que, docile au plus cruel devoir,
Creusa l'infortuné qu'elle dut recevoir;
Et le nocturne airain, dont les sons despotiques
Arrachaient de leurs lits ces pieux fanatiques
Qui, dans l'ombre entonnant de lugubres concerts,
Perdaient seuls le repos que goûtait l'univers.
L'amour donne sur-tout un charme à ces retraites.
L'amour gémit long-temps sous leurs ombres muettes.
De Rancé, de Comminge, ah! qui n'a plaint les feux!
Tous deux, veufs d'une amante et toujours amoureux,
Implorèrent en vain le froid du sanctuaire;
Ils brûlaient sur le marbre, ils brûlaient sous la haire.
Leur flamme, que le cloître et le jeûne irritait,
Jusqu'au pied des autels à Dieu les disputait;
Et leur voix trop souvent, dans leur profane ivresse,
Aux chants sacrés mêla le nom de leur maîtresse.
De l'amour, du devoir, ô rigoureux combats!
La paix était près d'eux : ils ne la sentaient pas.
Mais de qui sut aimer leurs maux font les délices;
J'erre dans ces réduits qui virent leurs supplices.

Je demande à l'écho le bruit de leurs douleurs ;
Je demande à l'autel la trace de leurs pleurs.
Mes pleurs mouillent le marbre où leurs larmes coulèren
Mon cœur soupire aux lieux où leurs cœurs soupirèrent
Et je me peins, touché de leurs tourmens fameux,
Les jours où je brûlais, où je souffrais comme eux.

Voilà donc tes bienfaits, tendre Mélancolie !
Par toi de l'univers la scène est embellie :
Tu sais donner un prix aux larmes, aux soupirs ;
Et nos afflictions sont presque des plaisirs.
Ah ! si l'art à nos yeux veut tracer ton image,
Il doit peindre une vierge, assise sous l'ombrage,
Qui rêveuse, et livrée à de vagues regrets,
Nourrit, au bruit des flots, un chagrin plein d'attraits,
Laisse voir, en ouvrant ses paupières timides,
Des pleurs voluptueux dans ses regards humides,
Et se plaît aux soupirs qui soulèvent son sein,
Un cyprès devant elle, et Werther à la main.

RÉPONSE A LEBRUN,

qui défend aux belles d'être poètes.

SUBLIME héritier de la lyre,
Abjure ta rigueur contre un sexe adoré.
Permets qu'épris du Pinde il suive le délire
Qu'il t'a si souvent inspiré.
Pourquoi donc de l'Amour craindrait-il la disgrâce ?
L'Amour de la Beauté n'est jamais le censeur ;
Et le luth d'Apollon, sous la main d'une Grace,
Ne peut que résonner avec plus de douceur.
Il est vrai que ce sexe, aux rives d'Aonie,
Ne pourrait, de ta lyre égalant l'harmonie,
Par une image neuve, un mot audacieux,
De la langue étonnée agrandir le génie,
Et peindre la nature en vers majestueux :
Des travaux imposans il trompe l'énergie.
Mais la douce romance, et la tendre élégie,
Il sait les soupirer, et faire tour-à-tour
Parler en vers charmans et la grace et l'amour.
Vois Sapho, par Phaon trahie;

Elle rendit son art confident de ses pleurs,
Et mérita la gloire en chantant ses malheurs.
Le siècle de Corneille a vanté *Deshoulières*;
Et *Verdier*, *Dufresnoy*, *d'Antremont* et *Beaufort*,
Dans nos jours, d'un heureux effort,
Ont du docte Hélicon atteint la cime altière.
Leur chant du Dieu des arts embellit les concerts.
Peux-tu, quand tu les lis, leur défendre les vers?
L'autan impétueux qui, sur l'humide empire,
Fait retentir au loin son imposante voix,
Laisse soupirer le zéphyre
Sous l'ombre mobile des bois;
Et des monts à grand bruit le torrent roule et gronde,
Sans empêcher que le ruisseau
Charme la pente d'un coteau
Du doux murmure de son onde.
Les belles, faites pour charmer,
Par tous les moyens de séduire
Ont droit d'assurer leur empire:
On se plaît à les lire autant qu'à les aimer.
Non, il n'est pas une victoire
Dont ces objets chéris ne méritent l'honneur.
Nous leur devons l'amour, l'espoir et le bonheur;
Sachons leur pardonner le talent et la gloire.

CHANSON.

QUINZE ans, Myrrha, sont à peine votre âge;
Mais cette bouche où repose l'amour,
Ce sein naissant et ce corps fait au tour,
De tout cela vous ignorez l'usage:
Pauvre Myrrha!
Suivez Tircis, Tircis vous l'apprendra.

VOTRE sein bat et votre cœur soupire;
Votre regard est souvent égaré;
A des pensers votre esprit est livré;
Vous ignorez ce que cela veut dire;
Pauvre Myrrha!
Tircis le sait, Tircis vous l'apprendra.

SUR une branche, où l'amour les attire,
Vous avez vu deux oiseaux se percher,
Leurs ailes battre et leurs becs s'approcher;
Vous ignorez ce que cela veut dire:
Pauvre Myrrha!
C'est un secret, Tircis vous l'apprendra.

Si quelquefois seule vous osez lire
Un roman tendre, où de tendres amans
Font en soupirs parler leurs sentimens,
Vous ignorez ce que cela veut dire :
Pauvre Myrrha!
Tircis écrit, Tircis vous l'apprendra.

Sous ces ormeaux, dont le mobile ombrage
Nous garantit des feux de la saison,
L'Amour exprès fit verdir ce gazon ;
D'un lit si doux vous ignorez l'usage :
Pauvre Myrrha!
Suivez Tircis, Tircis vous l'apprendra.

NOTES.

LA DÉDICACE.

Vous sentez tout le prix des Jardins, des Saisons.— Le poëme des Jardins, du célèbre Delille, est un chef-d'œuvre de versification, et l'a placé à côté des plus grands poëtes du siècle de Louis XIV. C'est un de ces ouvrages qu'on doit étudier tous les jours avec Boileau et Racine. On attend de Delille deux autres poëmes, l'un intitulé, l'*Homme des champs ;* l'autre, l'*Imagination*. Je ne connais de ces deux poëmes que les fragmens qui ont paru dans les journaux : combien ils me font desirer que l'auteur satisfasse promptement l'impatience des amis de la poésie et de ses admirateurs !

Les Saisons de Saint-Lambert sont un des monumens de la littérature française. Il avait à lutter contre Thompson, qui a répandu sur ce sujet les plus riches couleurs. Si Saint-Lambert ne s'est montré que l'égal du poëte anglais dans la partie descriptive, il l'a souvent surpassé par le goût, la philosophie et la sensibilité, qui donnent tant de charmes à son immortelle production.

LES SOUVENIRS.

PAGE 7. *Voyez Saint-Preux, contraint d'abandonner Julie.* — Le moment que je peins est tiré du premier volume de la Nouvelle Héloïse. C'est celui où St.-Preux, obligé de se séparer de Julie, s'arrête dans les montagnes du Valais. Que n'ai-je pu faire passer dans mes vers le feu de la prose de Rousseau!

Page 9. *O mon père, ton front vénérable et chéri.* — Je finissais mes études quand mon père mourut. J'avais besoin d'un guide dans la route si difficile du monde où j'entrais; c'est alors que j'eus le malheur de perdre cet homme respectable. Distingué dans la profession d'avocat, il avait défendu avec succès plus d'un orphelin; fallait-il que son fils le devînt à l'âge même où les exemples et la tendresse d'un père lui étaient si nécessaires! du moins si je fus privé de lui et de ses conseils, il me laissa un nom qui me fit sentir plus d'une fois combien il est avantageux de porter celui d'un homme estimé.

Page 9. *Et toi, dont chaque jour l'horrible mort m'afflige.* — L'ami dont je parle ici fut juridiquement assassiné sous le règne de la terreur, avant l'âge de vingt-cinq ans. Il s'appelait *Cezeron*. Son nom n'est pas connu, mais il l'aurait rendu célèbre, s'il eût vécu

plus long-temps. Ce jeune homme, passionné pour l'étude, joignait à une vaste érudition, une imagination brillante, et les dispositions les plus heureuses pour le talent de la parole. Cet avantage est ce qui le perdit. Ami de la révolution, il s'éleva au trente-un mai, avec autant d'éloquence que de courage, contre les anarchistes qui voulaient la souiller. Ils s'en vengèrent en l'envoyant à l'échafaud. Nous nous étions liés au collége; dans le monde, la raison fortifia cette union commencée dès l'enfance. Nous ne passions pas un jour sans nous voir, sans converser sur la poésie et l'éloquence. Quand il fut incarcéré, j'obtins les moyens de pénétrer dans sa prison; j'y courus. Je cherchai à le consoler; il n'en avait pas besoin; il prévoyait son sort, et l'envisageait sans crainte. Dans cette demeure affreuse, il s'entretenait encore avec moi de Démosthènes, de Cicéron, de Rousseau, de tous ces modèles de l'éloquence, qu'il aurait peut-être un jour égalés. Il m'écrivit avant d'aller à la mort : je recueillis ses dernières pensées; je reçus presque son dernier soupir! Ce tableau restera toujours gravé dans mon ame; et, tant que j'existerai, je donnerai des larmes à cet infortuné jeune homme, dont l'amitié embellit une partie de mon existence, et dont la perte empoisonne le reste.

Page 14. *Engloutit Pompeia dans son gouffre écumant.* — C'est une ville d'Italie qui fut engloutie ainsi qu'Herculanum, dans une éruption du Vésuve, l'an 79 de l'ère chrétienne. Le naturaliste Pline, voulant observer ce phénomène, y périt.

Page 15. *Il est du moins puni quand il songe à Tacite.* - La lecture de ce sublime écrivain sera éter-

nellement l'effroi des oppresseurs. Son expression est, pour ainsi dire, la main du dieu vengeur imprimant l'anathème sur le front du coupable. On n'a pu retrouver parmi les ruines de l'antiquité, l'histoire de la fin du règne de Néron. Quelle perte que cette partie de ses annales! Si Suétone a été éloquent dans le tableau de la chute de ce monstre, qu'aurait donc été Tacite!

Page 19. *Le guerrier que les champs de Fleurus ou d'Arcole.* — *Fleurus* est une plaine de la Belgique que rendirent célèbres deux batailles gagnées par les Français; la première en 1690, sous le commandement du maréchal de Luxembourg; la seconde, plus mémorable encore, sous celui de Jourdan, l'an deux de la République.

Arcole fut le théâtre de l'une des victoires de Buonaparte sur les Autrichiens. Ce héros, l'honneur du nom français, avant l'âge de trente ans, a renouvelé en Italie tous les prodiges d'Annibal, et n'a point eu de Capoue.

Page 22. *L'éclat d'une disgrace, et celui des talens.* — On sait que l'abbé Raynal, quand il fit paraître son immortelle histoire des deux Indes, perdit sa fortune, et fut exilé à Marseille. C'est ainsi que l'on récompense les talens!

Page 22. *Quand Brutus, s'immolant, sut dompter la Nature.* — Marcus-Junius-Brutus se tua l'an de Rome 711, après la perte de la bataille de Philippe, qui fonda la puissance des triumvirs sur les ruines de la liberté romaine. Il est difficile de lire ce passage de l'histoire,

sans donner des larmes à la mort de ce vertueux républicain. On lui a beaucoup reproché ce mot qu'il prononça, dit-on, en mourant : *O Vertu ! n'es-tu qu'un fantôme !* On doit le pardonner au désespoir d'un homme que le culte de la vertu conduit à la nécessité de se tuer.

Page 22. *Et Barneveldt, frappé comme un vil criminel.* — Barneveldt, avocat général des états de Hollande, périt sur l'échafaud, l'an 1519, par les intrigues de Maurice de Nassau, Stathouder, qui, redoutant son inflexibilité, le fit condamner par des juges vendus, pour une prétendue conspiration contre l'état.

LA SÉPULTURE.

Page 27. *Vengeurs du nom français, Turenne, du Guesclin.* — Le cadavre de Turenne, que des monstres arrachèrent de son mausolée, a été retrouvé à la ménagerie, parmi les ossemens des animaux. Le gouvernement, indigné de cette profanation, a fait déposer dans un tombeau le corps de ce grand homme.

Page 27. *Sévigné, dans la mort tu ressentis leurs coups.* — Le tombeau de cette femme célèbre par son esprit et ses lettres, fut brisé à Grignan, dans les jours sanguinaires qui souillerent notre révolution, et ses restes furent indignement mutilés.

Page 28. *C'est ainsi parmi nous qu'on rend l'homme à la terre.* — Lorsque je lus, à l'Institut national, ces vers contre l'indécence avec laquelle on inhume en France, je croyois que le reproche qu'ils expriment cesserait bientôt d'être juste. Faut-il qu'il soit encore fondé ! Ne doit-on pas s'étonner, que lorsque tant de voix se sont élevées contre cet odieux scandale, le Corps législatif ne se soit pas empressé de le faire cesser, en instituant des honneurs funèbres ? Dans tous les temps, chez toutes les nations, même les plus barbares, les morts ont reçu un culte. On connaît cette réponse d'une peuplade sauvage à qui on proposait de quitter son pays :

Dirons-nous aux ossemens de nos parens : levez-vous, et suivez-nous dans une terre étrangère ? Cook nous apprend dans ses voyages, qu'au moment où il annonça aux habitans des îles de la Société qu'il allait les quitter pour toujours, ils lui demandèrent où serait le lieu de sa sépulture, et, comme il nomma la paroisse de St-Paul à Londres, ils répétèrent tous avec attendrissement ce nom qu'ils alliaient à celui de leur bienfaiteur. La nature a donc gravé dans tous les cœurs une vénération religieuse pour les restes de nos semblables. Un gouvernement sage doit craindre de l'altérer, et de négliger les cérémonies funéraires. Elles tiennent plus qu'on ne pense à la morale, en ce qu'elles nous rappellent à notre dignité, tandis que leur absence ne peut que nous inspirer le mépris de nous-mêmes et l'oubli de nos devoirs. En effet, l'homme n'est-il pas prêt de perdre sa propre estime et le sentiment de cette immortalité qu'il attend, lorsqu'il voit ses semblables traités à leur mort comme les plus vils animaux ? Cherchera-t-il à mériter par de grandes actions les éloges de la société, qui le menace d'un pareil sort, et, lui montrant sa destruction dans toute son horreur, le force de penser qu'après lui il sera entièrement oublié ?

Page 31. *Les bois ! ils sont des morts le véritable asyle.* — Il semble que la nature ait planté les forêts pour offrir un abri à notre cendre. Leur vaste silence convient à celui de la mort, leurs ténèbres à la nuit du cercueil, leur calme à la paix de la tombe ; et l'on croirait que les rameaux de leurs arbres, en se penchant vers la terre, cherchent une urne ou un marbre funéraire, pour le couvrir de leur feuillage.

Page 32. *Que la sage Helvétie offre un touchant exemple!* — Cet usage de planter des fleurs au pied des tombeaux de ses parens, est suivi dans plusieurs cantons de la Suisse. Rien de plus attendrissant, il prouve combien l'homme, rapproché des mœurs de la nature, est plus propre à éprouver tout ce qui tient à la sensibilité.

LA MÉLANCOLIE.

La Mélancolie est friande, a dit Michel Montaigne. Cette piquante expression d'un de nos plus profonds moralistes, prouve combien la Mélancolie est une sensation voluptueuse.

Page 38. . . . . *Paul et sa Virginie* — Ce délicieux ouvrage aurait fait la réputation de *Bernardin-de-St.-Pierre*, si son auteur ne se fût déjà placé à côté de J.-J. par le style des Etudes de la Nature. Virginie est une des meilleures productions du siècle; elle a été écrite sous la dictée du cœur. C'est un de ces livres qu'on ne quitte jamais sans se promettre de les relire encore.

Page 47. *De Rancé, de Comminge, ah! qui n'a plaint les feux!* — Rancé s'est rendu fameux par sa réforme de la Trappe, dans le dix-septième siècle. On n'est pas certain du motif qui l'y porta. Les uns croient qu'il fut entraîné par cette exaltation religieuse qui eut toujours tant d'empire sur les imaginations ardentes. D'autres pensent qu'il n'écouta dans sa réforme qu'un désespoir amoureux. On prétend, qu'aimé d'une maîtresse qu'il adorait, il volait la revoir après trois jours d'absence. Il était nuit, une lampe éclairait l'appartement où il croyait la trouver: qu'apperçoit-il? D'un côté un corps sans tête étendu dans un cercueil, de l'au-

tre, la tête défigurée de ce cadavre ! Epouvanté de cet affreux spectacle, il croit y voir un avis du ciel ; il quitte le monde, et court s'ensevelir dans le monastère dont il était abbé, et y établit les loix les plus rigoureuses. Il n'est pas sûr que cette histoire soit la plus vraie ; mais j'ai dû l'adopter comme la plus poétique.

Comminge est connu par ses amours pour Adélaïde de Lussan, et sa retraite à la Trappe. Madame de Tencin a écrit avec beaucoup d'intérêt l'histoire de ces deux amans.

RÉPONSE A LEBRUN.

Les vers qui ont donné lieu à cette réponse sont charmans, quoique l'assertion de l'auteur me semble trop sévère. Lebrun ne prend jamais sa lyre sans en tirer les accords les plus harmonieux. Ce poète, tour-à-tour sublime, gracieux et piquant, laissera des modèles dans l'ode, l'élégie et l'épigramme.

POËMES

DE VIGÉE.

MA JOURNÉE.

MA JOURNÉE.

J'ai bien dormi ; le jour en sursaut me réveille,
Et dix heures déjà sonnent à mon oreille.
Mais l'oiseau de son chant saluait le matin,
Que je veillais encor, *Lafontaine* à la main :
J'aime son vers facile et sa grace naïve.
On croit, pour l'imiter, qu'il suffit qu'on écrive.
Aussi combien d'auteurs veulent suivre ses pas!
Ils ont tous de l'esprit et lui n'en avait pas.
Le bonhomme, entre nous, n'avait que du génie.
On dit qu'il figurait fort mal en compagnie ;
Moi, je n'en doute point; là tout cœur est fardé,
Et je vois que souvent un sot y tient le dé.
Lafontaine, à ce soir ; et que demain l'aurore
Puisse me retrouver te relisant encore!

Que ferai-je? voyons. Des vers? on en fait tant!
De la prose? à quoi bon! J'apperçois-là pourtant
Trois actes, nouveau fruit de ma docile veine,
Et qui, pour se montrer, n'attendent qu'une scène ;

L'ébauche d'un poëme, et quelques madrigaux
Dont pourraient s'engraisser quelques maigres journaux
Vingt pages d'un roman, où plus d'une aventure
Peut mettre du lecteur l'esprit à la torture,
Car Lucifer y joue un rôle assez plaisant.
Allons, Pégaze, à moi! que ton dos complaisant
Me porte sans délais au pays des chimères!
Tu te cabres, je crois? tes ailes si légères
N'ont-elles plus leur force et leur agilité?
Je gage que Lourdis, hier, t'aura monté.
Les meilleurs écuyers ne sont pas au Parnasse,
Et tu peux d'un Lourdis encourager l'audace!
Tu veux te reposer? j'y consens, aussi bien,
Des Muses aujourd'hui je craignais l'entretien.
Oui, lorsque le soleil embrâsant l'atmosphère,
De ses longs réseaux d'or enveloppe la terre,
Je me sens appelé par ce mouvant tableau
Que m'offre de Paris l'aspect toujours nouveau;
Et de l'enfantement d'un vers lourd et maussade,
Je me sauve, en faisant un tour de promenade.

Eh bien! quittons le lit: habillons-nous. Du moins,
Dix valets ne vont pas m'accabler de leurs soins.
Je fais seul ma toilette, et l'habitude est bonne.
On est bien sûr alors de ne gronder personne.

A me faire servir j'étais accoutumé ;
Mais huit mois de prison, sur ce point, m'ont formé.
J'en rends grace au destin, et pourtant le conjure
De ne plus me donner une leçon si dure.
Me voilà prêt : sortons. Je vais, à tout hasard,
Suivre l'orme aligné qui borde le rempart;
Admirer, en passant, ces galans édifices,
Tous ces temples du luxe aux voluptés propices;
Solitaire et pensif, traverser le jardin
Que le Nôtre a planté de son habile main;
A l'aspect du château que réfléchit la Seine,
Rêver sur le néant de la grandeur humaine;
Puis aux champs de leur nom par la Fable dotés,
Contempler du printemps les naissantes beautés.
Eh! bon Dieu! quel fracas! quel train! quelle cohue!
Le rempart aujourd'hui n'est qu'une étroite rue.
Que de gens à cheval et que de gens à pié!
On ne peut faire un pas sans être coudoyé.
C'est le premier beau jour de la saison nouvelle;
Et ces chars, ces coursiers volent à *Bagatelle.*
N'est-ce pas là Mysis ? Oui, vraiment. Autrefois
Un clavier s'animait sous ses agiles doigts;
Et Plutus l'enlevant au dieu de l'harmonie,
Il est presque honteux d'avoir eu du génie.

Ah! je vous remets bien, c'est vous, heureux Damon,
Je vous ai vu d'un saint ne portant que le nom.
Vous n'aviez point encor brillé dans les affaires.
Vous avez aujourd'hui quatre maisons, deux terres.
Les temps sont bien changés! car, soit dit entre nous
Vous serviez chez autrui le vin qu'on boit chez vous.
Lysidor, qu'on vous voie! oui, baissez votre glace.
Jadis petit commis d'un petit homme en place,
Cent pistoles bornaient vos minces revenus;
Vous n'étiez pas alors au rang des parvenus;
Et si j'en veux pourtant croire la renommée,
Vous ne fûtes qu'un an fournisseur de l'armée.
Qu'on se range! Cliton s'avance. Son coursier
Bondit fier d'obéir à la main d'un guerrier.
Tandis que nos soldats signalaient leur courage,
Cliton était toujours le premier.... au pillage.
Lafontaine mourant comme il avait vécu,
A sa veuve, à son fils laisse à peine un écu;
Il faut, je le vois trop et le dis sans rancune,
Être sot ou fripon pour faire sa fortune.
Mais Psiché, mais Vénus, vient-elle parmi nous,
Et Paris de l'Olympe est-il le rendez-vous?
Tout à mes yeux charmés révèle une déesse,
Ces cheveux où l'or pur se mêle à chaque tresse,

Et ce lin sur l'épaule heureusement jeté,
Et ce sein qui d'un voile affranchit sa beauté,
Ce bras dont le contour se déploie avec grace,
Ce pied que de ses nœuds un cothurne entrelace,
Ces vêtemens légers qui semblent à regret
Ou quitter une forme ou cacher un attrait.
O spectacle enchanteur! dans mon heureuse ivresse,
Je me crois transporté sous le ciel de la Grèce.

L'heure avance, je sais que tout est pour le mieux,
Et que l'on dîne à l'heure où soupaient nos aïeux.
Mais je puis pour six francs manger à table d'hôte;
Là, les originaux ne me feront pas faute;
Le repas sera sobre et servi promptement;
Abrégeons le chemin. Bon: voilà justement
Une rue, une enseigne; entrons. La compagnie
Est nombreuse, tant mieux; la maîtresse est jolie,
Cela ne gâte rien; le vin aigre, tout beau:
Je n'en boirai que peu, trempé de beaucoup d'eau.
J'aurais pu, chez *Méot*, faire meilleure chère;
Mais ce Palais-Royal est vraiment un repaire
Où tout vice est certain de rencontrer son lot.
Là, jusques au Perron, tout se change en tripôt;
Et d'un être vivant à peine on sent l'approche,
Qu'on croit déjà surprendre une main dans sa poche.

Je suis fort bien ici, j'y reste. Mon voisin
Etait sans doute à jeûn; car il y va d'un train....
Il se croit seul. Le mets que son assiette implore,
Son œil même, son œil d'avance le dévore.
Presqu'en face de moi, c'est un peu différent;
Si l'on goûte de tout, de rien l'on n'est content.
Voyons si je serais bon physionomiste.
« Homme de loi, rentier, marchand forain, artiste,
» Fermier des environs, commis à mille écus,
» Celui-ci nouvelliste, et celui-là.... motus;
» Je juge à son regard, à son geste, à sa mine,
» Que dans un lieu public il a l'oreille fine ».
Mais là-bas on s'échauffe! écoutons. – Non, morbleu!
Molé n'a point d'esprit, de grace dans son jeu.
–Moi je pleure sur-tout à l'opéra-comique.
–Monsieur apparemment n'aime que la musique.
–La musique est un art!... C'est le premier de tous.
–Eh! sans la poésie où diable en seriez-vous?
–Pour rien assurément vous comptez la peinture?
–Fadaises que cela. Les loix.... – L'agriculture.
–L'argent.–Les bons trois-quarts.–La guerre.–La paix.–Nor
–Piccini.–Buonaparte.–Un duo.–Du canon....
Oh! quel bruit! sauvons-nous. La querelle s'engage,
Et je suis par nature ennemi du tapage;

Abordons la maîtresse avec un compliment;
Payons vîte, et courons prendre l'air un moment.
Que vois-je écrit là-haut? *cabinet de lecture.*
Rassemblement d'oisifs dont la caricature
M'amusera peut-être; au surplus, essayons.
De *Calot* et d'*Hoggars* que n'ai-je les crayons!
Comme il est bien posé! l'excellente figure!
Il ne dort ni ne veille. Il tient une brochure,
Il voudrait y fixer son regard incertain,
Et toujours la brochure échappe de sa main.
Au fond de la Cité je gage qu'il demeure.
Pour arriver ici que lui faut-il? une heure;
Trois pour lire à-peu-près comme il lit aujourd'hui,
Une bonne heure encor pour retourner chez lui:
Eh bien! cet homme-là bénit sa destinée,
Et se couche enchanté le soir de sa journée!
Quelle pièce aujourd'hui donne-t-on à *Feydeau?*
Si j'en crois ce journal, c'est un drame nouveau.
Pour la première fois! courons, le temps me presse.
La crainte te poursuit et l'espoir te caresse,
Pauvre auteur! le travail est pour nous le moment
Du plaisir, du bonheur et de l'enchantement.
Nous nous voyons déjà sur la double colline,
A côté de Molière, à côté de Racine;

Et du juste avenir notre nom respecté
S'en va de siècle en siècle à l'immortalité.
Mais à l'instant fatal où le rideau se lève,
L'illusion, hélas! s'enfuit avec le rêve.
Quoi! l'orchestre tout plein et les balcons aussi!
Tâchons de pénétrer.... à la fin m'y voici.
Autour des nouveautés tout le monde se presse;
Il est plaisant de voir la chute d'une pièce.
En pareil cas pourtant si chaque spectateur
Pouvait prendre un moment la place de l'auteur!
Qu'entends-je ? du succès agréable présage!
Déjà, sans l'avoir vu, l'on déchire l'ouvrage.
Le titre est mal choisi. Cinq actes, c'est bien long.
Regnard même, Regnard n'a rien produit de bon.
Par bonheur, du public craignant l'impatience,
Un acteur a paru. L'on écoute en silence.
Jusqu'à présent du moins le Parterre est décent;
Trois actes bien remplis, sujet intéressant,
Ce début pour la pièce a gagné son suffrage;
Mais attendons la fin. J'entends gronder l'orage.
De temps en temps le ciel s'obscurcit, et les vents
Exercent leur fureur par de longs sifflemens.
Pauvre auteur, c'est ici le fort de la tempête.
Tout est perdu: la foudre éclate sur ta tête.

Pilote malheureux, je plains ton triste sort :
Ton vaisseau vient, hélas ! d'échouer près du port.
Que vas-tu devenir ? ce soir, dans la coulisse,
Oseras-tu braver le dédain d'une actrice,
Et le souris malin de tes joyeux rivaux ?
Demain à ton réveil liras-tu les journaux ?
Eh ! sur-tout, de quel front aborder ta maîtresse ?
Tu lui faisais sans doute hommage de ta pièce.
Déjà la dédicace où s'épanchait ton cœur,
A Didot (1), en secret, reprocùait sa lenteur.
Crois-moi, ne brigue plus le stérile avantage
D'amuser le public. Jette au feu ton ouvrage.
Sois bon époux, bon père, utile citoyen ;
Ton siècle, il est trop vrai, de toi ne dira rien ;
Ton nom ne vivra pas chez les races futures ;
Qu'importe ! jouissant de tes vertus obscures,
Tu connaîtras du moins la paix et le bonheur :
Il n'est pire métier que le métier d'auteur.
Moi-même, renonçant à mon œuvre comique,
Vais-je enfin regagner mon manoir poétique ?
Hélas ! je crains de faire un bien triste souper.
Des pensers douloureux reviendront m'occuper.

---

(1) Célèbre imprimeur.

On doit plaindre après tout la Muse infortunée
Qui perd en un instant le travail d'une année.

Ne pourrais-je finir le jour un peu gaîment?
Voici l'heure où Momus dans un jardin charmant
Appelle une jeunesse, à sa voix toujours prête,
Qui, pour changer d'ennui, vole de fête en fête.
Là, de l'observateur tout amuse les yeux.
Dans une allée étroite où brillent mille feux,
Ce peuple impatient qui s'entasse et se foule,
Semblable au flot pressé qui sur le flot se roule;
L'amant pour expliquer un mot mal entendu,
Reprenant un discours gauchement suspendu;
L'époux, fâcheux témoin, oublié sur sa chaise,
Et bien complaisamment bâillant tout à son aise;
Le Crésus ébahi, le lourd Provincial,
Même au sein de Paris, gardant son air natal;
A travers cent pétards, *Euridice* éclipsée;
Tant d'objets tour à tour distrairaient ma pensée.
Et ne pourrais-je encor, par la mode averti,
Entrer aux lieux ornés du nom de *Frascati*,
Et là par cent rivaux repoussé de ma place,
A leurs avides mains disputer.... une glace?
Mais grace aux soins gênans de la société,
Dès long-temps pour ce soir je me trouve invité.

Gardons-nous de manquer un Thé chez Aspasie.
Un Thé! qui n'en a pas? c'est une frénésie.
Quel cercle! juste ciel! Il paraît qu'aujourd'hui
On a craint dans ce lieu de connaître l'ennui.
Je comptais sur un thé, je risquais l'aventure,
Et je trouve de plus, bal, concert et lecture.
Pourquoi pas? Selon moi, varier le plaisir,
C'est connaître, en effet, le grand art de jouir.
L'autel, disons le mot, la table est préparée.
Le fauteuil, le flambeau, le verre d'eau sucrée,
Rien ne manque : fort bien. Et quel est le lecteur?
Un jeune homme charmant. De plus d'un auditeur
Je lui garantirais d'avance le suffrage.
La jeunesse a son prix. Le titre de l'ouvrage?
L'Amour auteur. Eh! oui. Se met-on sur les rangs?
Ce sont-là les sujets qu'on traite à dix-huit ans.
L'Amour auteur! je crois, s'il s'avisait d'écrire,
Que l'Amour en aurait de bonnes à nous dire.
Comment donc! c'est fini? Tout le cercle enchanté
Applaudit; c'est sans doute à la briéveté.
Heureux jeune homme! on vante et son goût et sa grace;
Chacun auprès de soi lui prépare une place;
On veut savoir son nom, tout haut on le redit,
Et vingt femmes demain l'auront mis en crédit.

A minuit écoulé déjà succède une heure.
Je vais, sans plus tarder, retrouver ma demeure.
Lire mon *Lafontaine;* et si le doux sommeil
A mes sens rafraîchis ménage un doux réveil,
Si la rime à me fuir n'est pas trop obstinée,
Demain pour mes amis j'écrirai MA JOURNÉE.

LES VISITES.

Mais tandis qu'il lisait, déjà près d'un pupitre,
Et fièrement assis, j'ai vu l'Orphée en titre.
Sous le mobile archet la corde a retenti,
Et je crois, par moment, entendre *Viotti*.
Heureux qui nous ferait oublier son absence!
Ecrasant ce fauteuil de sa lourde opulence,
Midas s'est endormi; Lise appelle Zoé,
Valcour en souriant parle bas à Chloé,
Germeuil a raconté la nouvelle publique,
Et c'est ainsi par-tout qu'on entend la musique.
Mais le chant va du moins fixer l'attention:
Vain espoir! même bruit, même distraction:
On ne pourra danser que jusques à l'aurore,
Et Linus doit céder la place à Terpsichore;
Il usurpait sur elle un temps trop précieux.
La gaîté maintenant brille dans tous les yeux.
On se croise, on se mêle, on s'approche, on s'évite:
La main vole au-devant de la main qui la quitte;
La grace suit les pas de la Légéreté;
C'est ici le Plaisir, là c'est la Volupté;
D'une vive rougeur elle-même embellie,
L'Innocence à mes yeux n'est plus que la Folie;
Et dans ce groupe heureux de talens réunis,
C'est *Vestris* ou Zéphyr que je vois dans Trénits.

L'orchestre enfin soupire une molle cadence.
On attendait la valse, et la valse commence.
Ce ne sont plus ces pas, ces bonds impétueux.
La scène va changer. En marchant deux à deux,
Du parquet lentement on mesure l'espace :
Mais déployant soudain sa souplesse et sa grace,
Au signal qu'on reçoit, qu'on donne tour-à-tour,
De vingt cercles pressés on décrit le contour.
La Beauté que dès-lors le plaisir environne,
Au bras qui la soutient mollement s'abandonne,
Une tendre langueur se répand sur ses traits,
Son œil demi-voilé n'en a que plus d'attraits ;
Sa bouche de l'amour semble aspirer les flammes.
Je ne sais à quel point la valse plaît aux femmes,
Je n'ai pas leur secret ; mais dans mon jeune temps,
Je pense que par goût j'aurais valsé long-temps.
Maintenant faudra-t-il plus complaisant que sage,
Autour d'un tapis verd, jouet du sort volage,
D'heure en heure passer jusqu'à demain matin,
Et du gain à la perte, et de la perte au gain ?
Car, quels que soient les lieux où le hasard m'appelle,
Je rencontre toujours la *bouillotte* éternelle.
Non ; si je suis tenté de veiller aujourd'hui,
Que ce soit sans fatigue et sur-tout sans ennui !

LES VISITES.

Eh! oui; c'est vainement qu'à ma porte l'on sonne,
Je vous l'ai déjà dit, je n'y suis pour personne:
M'entendez-vous?—Monsieur, on vous demande.—Eh bien!
Je dors, je suis sorti. Mon bonheur, mon seul bien
Est de rêver, écrire, ou feuilleter un livre;
Qu'un moment, à mon gré, du moins je puisse vivre!
Allez et laissez-moi. Mille bruits tour-à-tour
Que j'entends retentir dès la pointe du jour,
Ce Crieur qui commence alors que l'autre achève,
La maison qu'on abat et celle qu'on élève,
La scie et le maillet, la lime et le marteau,
N'est-ce donc point assez pour briser mon cerveau?
Faut-il aux importuns, arrivant à la file,
Prêter complaisamment une oreille docile,
M'épuiser en saluts, en fades entretiens,
Pour charmer un oisif, disserter sur des riens;
Vis-à-vis d'un bavard attendre, bouche close,
Qu'il me quitte rempli de l'ennui qu'il me cause?
Non, non; je puis du temps faire un meilleur emploi,
Et, dût-on m'en blâmer, je veux vivre pour moi.

Remettons-nous; vraiment, je suis tout hors d'haleine;
Mais aussi je ne sais quel noir démon m'amène
Cet essaim de Fâcheux, qui vient à tout propos
Et forcer ma retraite et troubler mon repos.
Dorval, me dira-t-on, est gorgé de richesses:
Médor pour ses amis entretient trois maîtresses:
Orgon ne prête plus qu'à cinq pour cent par mois:
Gercour vient d'acheter deux mille arpens de bois:
Lysimon se voyant tout près de sa ruine,
Pour rentrer dans son bien, épouse Clémentine.
Eh! que me font à moi Clémentine et Dorval,
Médor et Lysimon? Tout est bien, tout est mal.
Je ne me pique pas d'une vertu profonde,
Et je ne suis pas né pour réformer le monde.
Comment donc! on insiste, et l'on trouve étonnant
Que j'aie ainsi fermé ma porte à tout venant?
Il faut que malgré moi je laisse de la ville
Les divers Importuns envahir mon asyle?
A la bonne heure. - Entrez, Monsieur, entrez. — Pardon.
Vous vouliez être seul, vous avez bien raison.
Vous savez du Public la douce inquiétude
Lorsqu'il attend les fruits de votre solitude.
— C'est beaucoup trop poli; car, entre nous, je croi
Que le Public, monsieur, ne pense guère à moi.

— Ah! je m'attendais bien à cette repartie.
J'aime à voir aux talens s'unir la modestie.
— Trêve de complimens. Que voulez-vous ? parlez.
— Les arts de ce pays ne sont point exilés;
Nos théâtres, sur-tout, nous en offrent la preuve.
De mes talens encor je n'ai pas fait l'épreuve;
Mais, si vous le vouliez, je crois que mes essais,
Graces à votre Muse, obtiendraient du succès.
—Eh! comment, je vous prie?-En deux mots je m'explique.
Nous pourrions faire ensemble un opéra-comique.
Je suis compositeur, l'Italie en son sein
M'a reçu jeune encor, mon porte-feuille est plein,
Et j'ai même sur moi quatre ou cinq ouvertures,
Présages assurés de mes palmes futures,
Trois chœurs, un septuor, même certain rondeau
Que bientôt s'environt Martin et Rolandeau,
Car on peut y broder presque à chaque mesure.
Si vous le permettiez, j'ai la voix assez pure,
Et je vous donnerais pour faible échantillon
Mon rondeau, mes trois chœurs...-Non; vous êtes trop bon.
Je fais, n'en doutez pas, grand cas de la musique.
Mais, moi, que j'entreprenne un opéra-comique!
Ce n'est pas, pour cela, qu'il faille être sorcier.
Emprisonner l'amant, enivrer le geolier,

Travestir la maîtresse, avec une fusée
Incendier un fort, pour la foule abusée
Ce serait merveilleux; le parterre en écho
Avec tous mes amis répéterait *bravo !*
Mais, à l'âge où je suis, quand bientôt sur ma tête
Huit lustres vont peser, que je sois assez... bête
Pour faire une ariette où de ses feux vainqueurs
L'Amour, grace à la rime, embrasera deux cœurs,
Pour vous voir, en dépit du goût qui s'en offense,
D'un vers trop bien tourné déranger la cadence,
Pour m'exposer peut-être, ainsi que tel auteur,
A n'entendre appeler que le compositeur!
Grand merci; mais, monsieur, faut-il être sincère?
On fait un opéra quand on n'a rien à faire.
Au reste, bonne chance, et daignez m'excuser;
Vos momens vous sont chers, je crains d'en abuser.
J'en suis débarrassé; mais, avant peu, je gage,
Il va tomber chez moi quelqu'autre personnage
Aussi complimenteur, et non moins ennuyeux.
Justement, le voilà. Son abord sérieux,
Son air embarrassé, sa démarche timide
N'annonce point l'objet qui près de moi le guide;
Il faut le voir venir. — Monsieur, tout mon bonheur
Dépend de vous. — Comment? — Vous êtes éditeur

De ce bel Almanach (*) qu'on ne peut voir éclore
Sans que d'un œil ravi tout Paris le dévore.
Je fais de méchans vers, je l'avoue entre nous.
— Vous n'êtes pas le seul, ainsi consolez-vous.
— De vos bontés, monsieur, j'attends un témoignage.
Je suis près de conclure un fort bon mariage,
Mais dans votre Almanach si je ne suis placé,
Chez le Notaire en vain le contrat est dressé,
Je n'épouserai pas. Ce discours vous étonne !
Apprenez que je suis l'amant d'une personne
Qui raffole des vers, et ne veut pour mari
Qu'un homme à qui parfois Apollon ait souri.
Je vous apporte donc un quatrain détestable,
Mais quand on ne verrait mon nom que dans la table.
— Puis-je lire ? — Sans doute. Eh bien ? — J'en suis fâché.
Le Notaire, je crois, s'est un peu dépêché ;
Oui ; pour un autre hymen attendez d'autres chances.
— On peut, dit-on, en vers prendre quelques licences.
— Vous en prenez beaucoup. — Sachez mon embarras.
Je suis dans le commerce. — Et vous tenez... — Des draps.
— Eh bien ! vendez vos draps, aunez suivant le mètre,
Et faites bon marché. Pourquoi vous compromettre ?

(*) L'Almanach des Muses.

Aux sifflets, en rimant, pourquoi vous exposer ?
Et puis, y pensez-vous de vouloir épouser
Un volume ambulant, une femme savante ?
Prenez une compagne adroite, intelligente,
A d'utiles travaux consacrant son loisir,
Et même tricotant quelques bas par plaisir,
Comme l'a dit Molière, excellent philosophe,
Qui de l'espèce humaine appréciait l'étoffe,
Pour plus d'un mot heureux avec raison cité.
— Je ne le connais pas. — Je m'en serais douté.
Profitez, croyez-moi, d'un conseil salutaire;
Plus de vers, point d'hymen. Adieu, mon cher confrère.
C'est presque avec regret que je le vois parti.
Son ingénuité m'a du moins diverti.
Quel est cet homme-là ? Sa mine hétéroclyte
Ne promet rien de bon. Je crois voir l'acolyte
De l'un de ces messieurs qui, sans être appellés,
Chez moi, dans le bon temps, posèrent les scellés.
— Mon frère, excusez-moi si je vous importune:
Patriote excellent, je n'ai pas fait fortune.
— Ma foi, vous m'étonnez. — Dans mainte occasion,
J'ai de mon énergie aidé ma section.
On m'a vu tour-à-tour président, secrétaire,
Placé dans le civil et dans le militaire.

Mais je suis oublié, par un sort trop commun.
De ces divers emplois il ne m'en reste aucun,
Et, comme vous voyez, je suis dans la misère.
— En état cependant de vous tirer d'affaire;
Car, étant propre à tout, je vois plus d'un moyen...
— Mais j'écris assez mal et ne lis pas très-bien.
— Comment faisiez-vous donc pour remplir tant de places?
— Le *civisme* (*) était tout alors; jamais de graces,
Point de faveurs; jamais il n'était question
De mettre le talent en réquisition,
D'honorer la vertu, de payer le mérite,
Mots qu'on avait tués et que l'on ressuscite.
Le talent! comme si nous n'étions pas égaux!
— C'est fort bien raisonné. — Je restais en repos,
Je prenais peu de part à la chose publique,
Mais sous ce mince habit souvent le froid me pique;
J'ai fort peu de crédit, j'ai sur-tout peu d'argent:
Et, pour me soulager dans ce besoin urgent,

(*) Ce mot est un de ceux dont la Langue française s'est enrichie depuis la *Révolution*. Sous le règne de la *terreur*, on ne parlait que de *civisme*. Il fallait donner des preuves de *civisme*, obtenir un certificat de *civisme*, c'est-à-dire, prouver qu'on avait toutes les qualités qui distinguent un bon citoyen, et le faire attester par ceux qui se piquaient de les posséder au suprême degré.

Je voudrais d'un emploi toucher les honoraires.
— Oh! je conçois cela. — Connu des Gens d'affaires,
Des Administrateurs et des Représentans,
Voudriez-vous de moi leur parler? Il est temps.
— Mais puisqu'un nouveau zèle en votre cœur s'allume
Il faudrait pour l'épée abandonnant la plume,
Courir à la frontière. — Oui, le conseil est bon;
Mais je n'ai jamais pu rester près d'un canon.
— Eh! quoi! vous colonel, tout au moins capitaine?..
— Mon frère, vous sentez que je suis dans la peine.
Le besoin est un mal qui s'accroit tous les jours.
Ne pourriez-vous m'aider de quelques prompts secours?
— Vos droits pour obtenir sont par trop légitimes.
Tenez; voilà deux francs et quarante centimes.
Vos frères sont nombreux, à ce qu'il me paraît;
Que chacun d'eux à vous prenne même intérêt,
Et je vous garantis, sur pareille recette,
Qu'avant la fin du mois votre fortune est faite.
Implorer aujourd'hui le crédit d'un auteur!
C'est ne douter de rien. Mais par quelle faveur
Une femme vient-elle embellir ma retraite?
— Madame, asseyez-vous. — Ah! je suis indiscrète.
— Devez-vous le penser? — Pour moi, depuis six ans,
L'Hymen a de l'Amour tous les soins complaisans.

Epouse, j'aspirais à me voir bientôt mère;
Je le suis. M'accordant une grace si chère,
Le Ciel voulut encor me donner un enfant
Vif et doux à-la-fois, gai, sensible, charmant;
Un enfant dont mon cœur jamais ne se sépare,
Le portrait de son père. — Eh! mais c'est assez rare.
— Mon époux obligé de quitter ses foyers,
Dans plus d'une campagne a suivi nos guerriers:
Il tenait en dépôt la caisse militaire.
— Poste d'autant meilleur que l'on marche derrière.
— Il revient dans trois jours. Pour cet heureux moment
Si vous vouliez me faire un petit compliment,
Ma fille l'apprendrait. Je vous réponds d'avance
De sa facilité, de son intelligence;
Hier, sans hésiter, elle nous récitait
Cendrillon, *Barbe-bleue* et *le Petit Poucet.*
— Sans doute on ne saurait mieux orner sa mémoire,
Madame, et de Perrault c'est consacrer la gloire.
Mais je n'approuve pas, je le dis franchement,
Que vous veuillez avoir un petit compliment.
Votre enfant, dites-vous, est gai, doux et sensible,
Eh! laissez-le parler. Il serait très-possible
Qu'ému par la nature, inspiré par son cœur,
Il eût dans le moment plus d'esprit qu'un auteur.

Votre époux a paru, que sa fille l'embrasse!
Que sur le sein d'un père elle-même se place!
Que ses bras caressans passés autour de lui
Peignent la jeune vigne implorant un appui!
Son silence, sa voix, tout en elle a des charmes.
Des yeux de votre époux je vois couler des larmes.
De ce tableau touchant combien vous jouissez!
Vous ne respirez plus, vous vous attendrissez,
Votre fille pour vous n'en devient que plus chère,
Et vous en sentez mieux le bonheur d'être mère.
Je ris de ces marmots qu'on voit en pareil cas,
Anonner tristement ce qu'ils n'entendent pas.
A quoi bon consacrer un ridicule usage?
Souffrons que les enfans aient l'esprit de leur âge.
Excusez mon refus, la raison l'a dicté.
D'ailleurs, ce compliment par vous sollicité,
Madame, sous vos yeux aurais-je pu le faire?
J'eusse oublié l'enfant pour songer à la mère.
On vous demande ainsi des vers, une chanson,
Pour des gens dont jamais vous n'avez su le nom.
Qu'ai-je entendu? quel bruit? — A la fin on vous trouve
Ce n'est pas malheureux. — Croyez que j'en éprouve
Un plaisir infini. — Je viens vous confier
Vingt projets excellens jetés sur le papier.

Tout le monde aujourd'hui veut être politique.
On raisonne, on écrit, on approuve, on critique.
De l'Anglais celui-ci dit que pour nous venger
Sans nul péril, sous l'eau nous pourrions voyager,
Et se garde pourtant de commencer l'épreuve;
Celui-là nous soutient, en attendant la preuve,
Qu'on peut des vents fougueux domptant les tourbillons,
Conquérir l'univers à l'aide des ballons.
Chacun dans ses desirs selon ses goûts diffère;
L'un demande la paix, l'autre appelle la guerre.
On parle sans raison, sans raison on se tait.
On ne sait ce qu'on dit, on ne sait ce qu'on fait.
Moi, je puis déployer quatre plans de finance
Dont un seul assurant le crédit de la France,
Du trésor de l'Etat remplirait les canaux,
Et ferait, dès demain, rouler l'or à grands flots.
—Ces plans-là, j'en conviens, auront bien leur mérite.
—Ce n'est rien, écoutez. L'Europe en vain s'agite;
Chaque chose à son tour ici-bas doit finir;
Elle vieillit, se meurt: je veux la rajeunir.
Je fais de la Pologne un canton de la Prusse.
Au fond du Kamtskatca je relègue le Russe.
Les Juifs sont dispersés sur différens terreins,
Je les envoie à Vienne écoruer les florins.

Je fais avec le Nord un traité de commerce,
Que la Chine souscrit et qu'adopte la Perse ;
Et sauf à profiter du canal de Moskou,
Dans nos possessions j'enclave le Pérou.
—Le Pérou ! de vos plans voilà la conséquence.
Vous êtes, je le vois, très-expert en finance.
—Tout cela saute aux yeux, on le touche du doigt.
Un homme intéressé croirait avoir le droit,
Quand d'un pareil projet il a fait les avances,
De demander honneurs, emplois et récompenses ;
Mais qu'on me donne à moi cent mille écus comptant,
Je ne demande rien et je suis trop content.
Souvent pour son pays c'est à tort qu'on s'immole,
Mais le succès lui seul nous paie et nous console.
Voici mes vingt projets, examinez-les tous.
Je reviendrai demain en causer avec vous.
Je ris.... et que de gens comme lui se tourmentent,
Assiégent les bureaux, écrivent, argumentent,
Veulent régler l'Etat qui, pour bonne raison,
Feraient mille fois mieux de régler leur maison.
Depuis quelques instans, grace au ciel, je respire.
Puisqu'on me le permet, essayons de relire
Ce qu'hier j'écrivais dans un accès d'humeur.
Ici je cours, et là je vais d'une lenteur!...

Ce mot est étonné du mot qui le précède.
Ce vers n'attendait pas le vers qui lui succède.
Il n'est pas jusqu'au plan que je crois mal conçu.
De ces défauts à temps je me suis apperçu.
Heureux de m'arrêter en commençant ma route!
Détestable métier! ah! combien il en coûte
Pour briguer du public l'inconstante faveur
Et se voir honoré du vain titre d'auteur!
Est-ce encore quelqu'un? Oui; vers moi l'on s'avance.
Fort bien; on veut à bout pousser ma patience.
—Hier, chez un libraire un moment arrêté,
Je parcourais de l'œil certaine nouveauté
Qui prescrit aux auteurs d'écouter *sans murmure*
Les utiles conseils d'une austère censure (*).
Docile à m'appliquer ce que vous m'avez dit,
J'ai goûté le précepte et l'ai mis à profit;
Je dois incessamment publier un ouvrage,
Il ne paraitra point s'il n'a votre suffrage.
—Il ne tiendra qu'à vous de me le confier.
—J'aimerais mieux le lire avec vous. —Tout entier?
Cet ouvrage me semble être de longue haleine.
—C'est un poëme épique.—Eh! cela vaut la peine

(*) Epître à Legouvé, sur l'utilité de la Critique.

Qu'on y songe, monsieur. Si l'on veut pas à pas
Suivre plan et détails.... — Mais, ne pourriez-vous pas
Sur le sujet d'abord lever un premier doute;
Entendre le début? — Monsieur, je vous écoute.
— Sur-tout de la franchise, et parlez en ami.
— La franchise a souvent fait plus d'un ennemi.
Vous savez des auteurs quel est le caractère;
Ce n'est qu'en les louant qu'on est sûr de leur plaire:
Encor leur amour-propre est-il peu satisfait,
On eût dû les louer beaucoup plus qu'on n'a fait.
—Avec moi sur ce point vous n'avez rien à craindre.
—Il faudra vous citer. — J'ai cru pouvoir enfreindre
Toutes les vieilles loix, et j'ai du moins l'espoir
De présenter du neuf. — C'est ce que je vais voir.
Je chante les assauts, les siéges, les batailles
Qui furent les témoins de tant de funérailles,
Les vastes champs couverts de morts et de mourans,
Femmes, enfans, vieillards, l'un sur l'autre expirans....
—Je vois que sur ces vers vous avez des scrupules.
—Oui; ces quatre premiers me semblent ridicules.
—Ridicules, monsieur! le mot est dur.—Ma foi,
Je ne l'ai pas cherché.—Ridicules! en quoi?
—A votre question s'il faut que je réponde....
—Eh bien?—Ce début-là, mais c'est la fin du monde;

Et je ne conçois pas comment il peut rester,
Après tant de trépas, quelqu'un pour les chanter.
—D'autres juges que vous ont été moins sévères.
—Ces juges vous flattaient, moi je ne flatte guères.
—Vous vous croyez peut-être un poète excellent?
—Mais il ne s'agit pas ici de mon talent,
C'est du vôtre, monsieur. —Votre vers est pénible,
Et souvent votre prose est inintelligible.
Vous aspirez sans doute à l'immortalité,
Mais à peine un quatrain de vous sera cité.
On ne vous connaîtra que par les épigrammes
Dont on aura couvert votre nom et vos drames.
Adieu. Mon imprimeur m'attendait ce matin;
Je vais de mon poëme assurer le destin,
En prouvant ce qu'ici je vous ai dit en face,
Faire un avant-propos suivi d'une préface.
Eh bien! les voilà tous, médiocres et vains.
Dès qu'un petit ouvrage est éclos sous leurs mains,
Il faut, loin d'y trouver un seul mot à reprendre,
Dans l'extase toujours les lire ou les entendre.
Ils pourront au surplus ne jamais pardonner
Aux avis qu'en passant j'aurai dû leur donner,
Répéter contre moi dans leur plaisant délire
Ce qu'à chaque moment d'eux-mêmes j'entends dire,

A l'immortalité si je prétends en vain,
Je ne vois pas du moins qu'ils soient sur mon chemin.
Pour le coup, c'en est trop. A moins qu'on ne m'assure
Qu'on est prêt à briser gonds, verroux et serrure,
On fera pour me voir des efforts superflus :
Personne maintenant chez moi n'entrera plus.
Que dis-je ? ah! libre enfin des chaînes de la ville,
Ne pourrais-je, à mon gré, solitaire et tranquille,
Confier aux hameaux le reste de mes jours ?
Le luxe des cités et le faste des cours,
N'ont jamais ébloui les regards du poète.
Il songe, en les fuyant, à la douce retraite
Où, sur de frais gazons, sous des ombrages verds,
Il pourra méditer et soupirer ses vers.
Vetheuil (*) ! séjour champêtre et modeste héritage,
Je le connais par toi le bonheur sans nuage
Que le plus simple asyle offre à l'ami des champs.
Puisque les doux zéphyrs, unis au doux printemps,

(*) Village situé sur le bord de la Seine, à deux lieues au-dessus de *Mantes*, et deux lieues au-dessous de *Hautile*. Ce dernier village est devenu célèbre par les vers que *Boileau* lui a consacrés dans sa belle Epitre à *Lamoignon*. La maison que *Boileau* a décrite n'existe plus ; celle que je désigne est placée à l'entrée de *Vetheuil*.

Des rigueurs de l'hiver consolent la nature,
Je vais de ton verger admirer la culture,
Dans leur cours fraternel suivre ces deux ruisseaux
Dont la Seine grossit le tribut de ses eaux,
Sous tes vieux maronniers, fiers de leur ombre antique,
Jouir des lourds ébats de la gaîté rustique,
Et loin des importuns, content d'être oublié,
Vivre pour les beaux arts, la paix et l'amitié.

ÉPITRE

A LEGOUVÉ,

SUR L'UTILITÉ DE LA CRITIQUE.

ÉPITRE

A LEGOUVÉ,

SUR L'UTILITÉ DE LA CRITIQUE.

Oui, Legouvé, s'il veut par des succès constans,
Désespérer l'Envie et triompher du Temps,
Il faut qu'un sage Auteur reçoive sans murmure
Les utiles conseils d'une austère censure.
Eh! qui peut, s'enivrant d'un espoir trop flatteur,
Du Pinde, sans trembler, mesurer la hauteur?
D'un laurier immortel sa cime en vain se pare,
Y prétendre est commun, et le cueillir est rare.
Tel on voit, loin du but où mène un long chemin,
Pour diriger son œil et son pas incertain,
Le Voyageur prudent interroger un guide;
Tel, pour régler l'essor de son esprit timide,
Le modeste écrivain, poète ou prosateur,
Doit parmi ses rivaux se choisir un censeur.

Au jeune auteur sur-tout ce choix est nécessaire.
D'un salutaire avis que sans cesse il s'éclaire!
L'Orgueil à ses flatteurs toujours prompt à s'unir,
A ses moindres essais promet un avenir;
S'il écoute l'Orgueil et ses promesses vaines,
C'est Ulysse attentif à la voix des Syrènes.
Même de nos succès sachons nous défier.
Un revers tôt ou tard peut nous humilier.
Pour nous en garantir, le secret infaillible,
C'est que de nos écarts un censeur inflexible
Nous paraisse toujours présent à nos travaux.
Racine en écrivant pensait à Despréaux.
Si d'un ami sévère il n'eût pas craint l'oreille,
On ne l'eût jamais vu de merveille en merveille,
Du sensible Euripide effaçant le renom,
A la postérité confiant un grand nom,
Aux pleurs d'Iphigénie intéresser la scène,
Et de Corneille éteint consoler Melpomène.
Prêts à subir l'arrêt que le Goût a dicté,
N'offrons rien au Public sans avoir consulté.
Je sais que de nos jours si féconds en miracles,
Se jouant des dangers, se riant des obstacles,
Et de la Liberté défendant le trésor,
Achille a triomphé sans l'avis de Nestor;

Mais si l'art des combats nous offre un phénomène,
Nul n'étonne aujourd'hui la poétique arène,
Où, d'heure en heure éclos, de jeunes écrivains
Viennent autour de nous bourdonner par essaims.
Non que je veuille ici, d'une main téméraire,
Arrêter le génie entrant dans la carrière.
N'ai-je pas eu besoin qu'un regard caressant
Accueillit autrefois mon Apollon naissant?
L'aiglon, impatient de planer sur la nue,
Ne peut des cieux d'abord parcourir l'étendue:
J'en conviens; mais je crains pour nos jeunes auteurs
Le dangereux encens de leurs adulateurs.
Eux-mêmes je les vois, épris de la louange,
Tout en se la prêtant, en faire un doux échange;
D'une facile main se passer l'encensoir,
Et sur le Pinde, entr'eux, s'inviter à s'asseoir.
Aussi rêvant la gloire en leur commune extase,
Loin de polir un vers, d'arrondir une phrase,
Ils pensent aux succès avoir assez de droits,
Et de la Renommée occuper les cent voix.
A Contat, me dit l'un, j'ai lu ma comédie,
Et j'aurai dans huit jours écrit ma tragédie.
Etes-vous pour Virgile, ou Le Tasse, ou Milton,
Me dit l'autre? Ma lyre est montée à leur ton.

Si j'en crois celui-ci, son opéra-comique
Va de Grétry bientôt rajeunir la musique.
Celui-là me raconte, et bien confidemment,
Qu'hier dans un souper on l'a trouvé charmant.
Eh! tant mieux, si notre âge en grands hommes fertile,
A produit un Sophocle, un Térence, un Virgile,
Dis-je à mon tour, frappé de leurs brillans récits.
Mais voyez-vous Delille, ou Lebrun, ou Ducis?
Les voyez-vous souvent?—On ne peut vous comprendre.
A quoi bon?...—Un seul mot me fera mieux entendre.
C'est qu'en lisant vos vers, leur rigide amitié
Pourrait vous alléger au moins de la moitié.

Ayons plus d'un Censeur, plus d'un nous est utile.
Tel juge bien le fond, qui juge mal le style;
Et tel, sur chaque mot va nous inquiéter,
Qui d'un fond vicieux, saura se contenter.
Les vers même et la prose ont chacun leur langage;
N'allons pas au hasard demander un suffrage.
Un poète en entrant dans le sacré vallon,
Vainement sur des vers eût consulté Buffon.

On compose aisément, on corrige avec peine.
Souvent un long travail épuise notre veine.
Faudra-t-il, sans relâche, avides de jouir,
Aux conseils les meilleurs nous presser d'obéir?

Le temps, comme on l'a dit, ne fait rien à l'affaire.
Sachons nous commander un repos nécessaire,
Et les mots qui semblaient vouloir nous éviter,
D'eux-même à notre esprit viendront se présenter.
A tort l'on penserait, par de nombreux ouvrages,
De la Postérité conquérir les hommages.
Saint-Aulaire cité pour un seul madrigal,
De Chaulieu plus fécond marche presque l'égal.
Gardons-nous d'imiter cet auteur mercénaire,
Redouté du lecteur non moins que du libraire,
Qui, nouveau Scudery, moderne Pellegrin,
Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin,
Harcelant le papier, et tourmentant la plume,
Entasse vers sur vers, volume sur volume,
Et chez lui nous étale en piles amassés
De tous les magasins tous ses livres chassés.
J'ai dit que si l'on veut, franchissant la barrière,
Des lettres essayer la pénible carrière,
Il faudra s'entourer de sévères amis.
Craignons pourtant, craignons, aveuglément soumis,
De preter une oreille aux avis trop docile.
Critiquer est aisé, juger est difficile.
Je ris lorsque je vois tant d'Aristarques nains
Qui rendant contre nous leurs arrêts clandestins,

Usurpent de Censeur le hardi privilége :
Professeurs qui devraient retourner au collége !
Je ris également du ton plat et grossier
D'un Libelliste obscur faisant son vil métier.
LÉGOUVÉ, qu'à Pradon celui-ci te compare,
Je ne veux pas de toi que le dépit s'empare ;
L'épigramme en ce cas fût-elle de saison,
Se fâcher contre un sot, c'est lui donner raison.
Mais tandis qu'aux leçons dont mes vers se hérissent,
Des lecteurs satisfaits par moment applaudissent,
Despréaux, dit quelqu'un, en style plus précis,
A donné, de son temps, de semblables avis.
Je ne le nierai point. Sans doute ce grand homme,
Rival des morts fameux et d'Athène et de Rome,
Au Parnasse attentif dictant ses dures loix,
D'un sévère Censeur nous a prescrit le choix.
Mais s'il sut mieux que moi cadencer son langage,
Sur lui je puis du moins avoir un avantage.
Décriant la Beauté dans ses vers peu galans,
Il craignit de l'offrir comme juge aux Talens ;
Sexe qu'il méconnut, je te rendrai justice !
Il faut te consulter. Veux-tu le sacrifice
D'un mot qui te déplait ? Prompt à se retirer,
Que ce mot à tes yeux n'ose plus se montrer !

Les femmes ont sur-tout un tact sûr et rapide.
Toujours à leurs arrêts c'est le goût qui préside.
Le goût! don précieux que l'esprit peut sentir
Et que le vers jamais n'a bien su définir.
Tu m'en offres l'image, aimable Sensitive,
Lorsque te recueillant dans ta feuille craintive
Et dérobant ton sein à mon œil abusé,
Tu fuis soudain le doigt qui sur toi s'est posé.
Heureux donc l'écrivain qui peut sur un ouvrage
Des femmes obtenir l'ingénieux suffrage;
Mais plus heureux celui, par l'amour enflammé,
Qui trouve son Censeur dans un objet aimé!
Sur ce théâtre auguste où Corneille et Racine
Seront encor debout même après sa ruine,
A-t-il en s'illustrant d'un triomphe nouveau,
Arraché sa mémoire à la nuit du tombeau?
Ah! que j'aime à le voir, plein d'une tendre ivresse,
Déposer son laurier aux pieds de sa maîtresse!
« Objet toujours plus cher à mon cœur enchanté,
» Lui dit-il, d'un succès si je me sens flatté,
» C'est qu'en le desirant, je t'en faisais l'hommage,
» C'est que tu l'as prévu, c'est qu'il est ton ouvrage.
» Tes accens dans mon ame ont souvent retenti;
» Tout ce qu'ont dit mes vers, par toi je l'ai senti.

» Si j'ai su d'une amante exprimer les alarmes,
» C'est qu'un soir dans tes yeux j'avais surpris des larmes.
» J'ai peint de son bonheur un amant enivré,
» Tel j'étais quand ton cœur à ma foi s'est livré.
» Mon succès est le tien, je te dois ma couronne,
» Pour en doubler le prix que ta main me la donne »!

Ainsi, je m'en souviens, aux jours de mon printemps,
Jours envolés trop tôt sur les ailes du Temps,
J'eus une amie, hélas! mon inexpérience
De ses faibles essais lui faisait confidence.
Eh! que chantais-je alors? nos craintes, nos desirs,
Nos tourmens prolongés, nos rapides plaisirs!
Son nom résonnait seul sur ma lyre fidelle;
Je ne rêvais qu'amour, c'était ne rêver qu'elle;
Content, lorsqu'un baiser de sa bouche obtenu
Etait le prix d'un vers par son cœur retenu!
Je la retrouve encor dans les cercles futiles
Où nous mène au hasard l'oisiveté des villes,
Je l'aborde, lui parle, et nos cœurs sont glacés.
Cruel ressouvenir de mes plaisirs passés!
Les Dieux près de l'Amour ont placé l'Espérance;
Pourquoi donc ont-ils craint d'y placer la Constance?
Pourquoi de son bonheur interrompant le cours,
Lorsqu'on aime une fois ne pas aimer toujours?

O Toi, dont l'amitié du moins me dédommage
Des momens qu'en sa course emporte le bel âge,
Cher LEGOUVÉ, certain de me persuader,
A rentrer dans les rangs tu sus me décider.
La Gloire en vain de toi m'entretenait sans cesse.
Satisfait du repos où dormait ma paresse,
Ayant suivi de loin et Térence et Chaulieu,
Aux Muses j'avais dit un éternel adieu.
Eh! quel succès, hélas! vaut le prix qu'il nous coûte!
N'importe, tu le veux, je reprendrai la route
Dont long-temps sans regret je m'étais écarté.
Mais rappelle-toi bien que sur toi j'ai compté.
Jamais pour mes défauts de molle complaisance.
Je veux qu'on me reprenne et non pas qu'on m'encense.
Heureux, par tes conseils en marchant affermi,
Meme dans mon censeur d'embrasser mon ami!

ÉPITRE

A LOUISE CONTAT.

ÉPITRE

A LOUISE CONTAT.

Jour de fête, jour d'embarras.
On a beau faire, il faut entendre
Des vœux auxquels on ne croit pas,
Des complimens dont on est las,
Du sentiment à s'y méprendre ;
Ecouter sans distraction
Des couplets sans intention,
Les lieux communs, le bavardage,
La serinette et le ramage
De ces poètes sansonnets,
Dont la mémoire fortunée
Pour chaque époque de l'année,
Une heure avant, trouve tout prêts
Airs tout notés et vers tout faits ;
Avec l'aurore ouvrir sa porte
Aux Bien-appris dont la cohorte,
Disputant d'émulation,
Arrive en foule, et vous apporte

Des bouquets par procession,
De l'ennui par attention,
Et des fadeurs de toute sorte.
Ma Louise, que le réduit
Demi soigné, demi champêtre,
Où tu sais jouir de ton être,
Près de la ville et loin du bruit,
Echappe au moins à l'affluence
De ces moules à révérence,
De ces visiteurs importuns,
De ces amis de convenance,
Au lourd maintien, aux airs communs,
Qui ne prennent que le langage
De l'étiquette et de l'usage;
Et qui, grace au calendrier
Qui leur rappelle en son entier
Leur devoir de chaque semaine,
Des procédés font une gêne,
De la politesse un métier,
Et du plaisir même une peine.
C'est loin de nos cercles charmans,
De nos Agréables du temps,
Si frivoles, si ridicules,
Parlant beaucoup, ne disant rien,

Trompant quelques femmes credules
Qui s'en vengent et font très-bien ;
Loin de nos salons magnifiques
Meublés de figures antiques ;
Où le Papa, la grand'maman,
Le Gendre et la petite-fille,
Semblent être de leur vivant
Autant de portraits de famille
Substitués par testament ;
Loin de la grande compagnie
Où, parfois, un petit génie,
Versificateur clandestin,
Pour séduire la demoiselle
Qui doit le soir au clavecin
Recommencer la ritournelle
Qu'elle répétait le matin,
La travestit en virtuose,
Jappe ses vers, bêle sa prose,
Tout remplis de tendres ardeurs,
De l'amour, doux tyran des cœurs,
Et de chaines couleur de rose ;
Loin de ces graves tribunaux
Où va siéger la Médisance,
Présidant un peuple de sots ;

Où l'enjoûment, la molle aisance
N'eurent jamais droit de présence;
Où le Troupeau déjà sourit
Quand le Babil, le Commérage
Vont reprendre le long récit
De ce que fait, de ce que dit
Chaque maison du voisinage;
Loin enfin de tous les cœurs faux
Des Mégères enluminées,
Et des Prudes aux yeux dévots,
Et des Coquettes surannées:
Oui, c'est loin des sociétés
Et du tourbillon des cités,
Que l'Amitié timide et sage
Fuyant l'éclat et le grand jour,
Dicte ses loix, fixe sa cour
Au sein d'un paisible hermitage.
L'or et le feu des diamans,
Ne brillent point dans sa parure;
Si quelquefois sa chevelure
Se relève sous les rubans,
Elle y mêle une fleur des champs
Qu'elle ramasse à l'aventure.
Les grands airs, la prétention,

Le ton capable, le jargon
Chez elle ne sont point de mise :
Près d'un autel elle est assise,
Repousse l'Affectation,
Donne la main à la Franchise,
Et sourit à l'Emotion.

Ma Louise, telle est l'image
Qui toujours s'offrit à mes yeux,
Quand je vis ces aimables lieux
Où, te présentant mon hommage
Sans apprêt et sans verbiage,
J'allais, en l'honneur des Talens,
Brûler sans peine un grain d'encens;
A la tendresse maternelle,
Au doux commerce, au cœur fidèle,
Faire agréer mes sentimens.

Dans ce jour de double cohue,
Où, par égard et par devoir,
Le faux esprit, le fol espoir
Assiégeront ton avenue;
S'il m'est permis de pénétrer,
Si, par bonheur, je puis entrer,
Distingue le zèle sincère
D'un ami franc, sûr et loyal,

De l'attention mensongère
Et du tribut très-éphémère
Du pesant cérémonial,
Peut-être que, par gentillesse,
Et par bêtise et par finesse,
En lisant ces vers faits sans art,
Où l'esprit a bien moins de part
Que la candeur et la tendresse
D'un cœur sans détour et sans fard,
On va gager qu'avec adresse
J'ai voulu déguiser l'ivresse
Et les vœux secrets d'un amant;
Non, l'Amour n'a pas dans mon ame
Allumé l'inconstante flamme
Qu'on voit s'éteindre en un moment.
A ton sort l'Amitié me lie,
Et c'est elle qui, sur ma vie
Répand le calme et le bonheur;
Ne t'étonne pas que mon cœur
S'en applaudisse et s'en contente:
Ce n'est pas jouir à demi,
Ne pouvant t'avoir pour amante,
Que d'être du moins ton ami.

A L'ACACIA (*).

Arbre dont la feuille légère
Aux amans réunis sous tes rameaux nombreux
Prête son ombre tutélaire,
Arbre chéri, que ton sort est heureux!
Dès que la Nuit suivant sa route obscure,
Couvre de son rideau l'azur brillant des cieux,
L'Amour pour préparer ses larcins et ses jeux,
Choisit le tróne de verdure
Dont s'entourent tes pieds noueux.
De la Pudeur en secret tourmentée,
Discret témoin, tu vois tous les combats,
Et sa langueur modeste et son chaste embarras.
Tu vois la main que presse une main agitée,
Le bras que mollement enlace un joli bras,
L'innocence confuse et jamais irritée,
Le baiser qui s'approche et qu'on n'évite pas.
Toi seul es dans la confidence

(*) Cet arbre était planté dans une des cours de la prison dite de *Port libre*, sous le règne de la *terreur* en France.

Des soupirs hasardés, de ces mots suspendus
Toujours mal prononcés, toujours bien entendus;
De ces aveux craintifs dont la douce éloquence
Provoque le desir et prévient le refus.
Oh! que le Temps respecte ton grand âge,
Bel arbre! le Dieu que tu sers,
Le Dieu qui s'applaudit de ton utile ombrage,
Doit te sauver du courroux des hivers.
Tous les matins, que sa main empressée,
D'une eau pure à tes pieds discrètement versée,
T'offre en tribut les flots réparateurs;
Tandis que des Zéphyrs doucement caressée
Ta tête de l'Aurore amassera les pleurs.
Sur-tout que la hache barbare
S'émousse à ton aspect, craigne de te flétrir!
Puisqu'ici-bas tout doit mourir,
Tu mourras; mais, du moins, que le Destin bizarre,
Le Destin, de nos jours cruellement avare,
Ne hâte pas l'instant où le fer destructeur
Devra sur toi déployer sa fureur!
Quand ton heure sera venue,
Je veux qu'un simple monument
Te rende aux regrets de l'amant,
Au souvenir de l'amante ingénue:

Je veux que sur la pierre émue,
Ces faibles vers se gravent tristement:
« Ici des cœurs exempts de crimes,
» Du Soupçon dociles victimes,
» Grace aux rameaux d'un arbre protecteur,
» En songeant à l'amour, oubliaient leur douleur;
» Il fut le confident de leurs tendres alarmes;
» Plus d'une fois, il fut baigné de larmes;
» Vous que des tems moins rigoureux
» Amèneront dans cette enceinte,
» Pleurez cet arbre généreux:
» Il consolait la peine, il rassurait la crainte.
» Sous son feuillage on fut heureux ».

A ÉLÉONORE,

à l'occasion du grand scandale qu'excita dans une petite société de femmes, la lecture des vers à l'Acacia.

Que des prudes et des caillettes
Prennent le change sur mes vers,
Et les jugent tout de travers ;
De leurs sentences indiscrettes
Je bénis l'absurde rigueur !
Je suis trop vengé de l'offense,
Puisque je trouve en votre cœur
Et mon excuse et ma défense.
Mais qui jamais l'eût soupçonné,
Qu'un très-innocent badinage
Exciterait tant de tapage
Au tribunal embéguiné,
Qui d'une voix a condamné,
Le bon sens, l'auteur et l'ouvrage?
Ainsi l'Imagination

Doit se défier de ses songes;
Ainsi l'aimable Fiction
Doit voiler ses brillans mensonges;
Et tout poète en se livrant
A sa féconde rêverie,
Calculera bien froidement
Jusqu'à quel point le sentiment
Peut plaire à la cagoterie.
Il faudra même par égard
Pour mainte grave Douairière,
Transfuge ingrate de Cythère,
Prostituer le plus bel art;
Ne parler du tendre mystère,
Des plaisirs, des ris ingénus,
Et de l'Amour et de Vénus,
Que dans un style de bréviaire;
Mener les Muses au sermon,
Et du bonnet de la Sorbonne,
Pour peu que lui-même il raisonne,
Coiffer le dieu de l'Hélicon.
Eléonore, quand j'y pense,
Je ris vraiment de l'importance
Qu'ici l'on attache à des riens,
Et de la béate ignorance

Qui, prenant d'abord pour soutiens,
Le faux goût et l'intolérance,
Eut voulu, pour l'amour de Dieu,
Qu'un édifiant Consistoire
Adoptant son réquisitoire,
M'accordât les honneurs du feu.
Eh! que serait-ce, je vous prie,
Si par malice ou par humeur,
J'eusse au grand jour livré la vie
De la Sulamite vieillie,
Qui, pour récrépir son honneur,
Dans le rôle de mon censeur
A montré le plus de furie?
Le tableau n'eût pas été vain,
Et je l'aurais tracé sans peine;
Il suffisait que sous ma main,
Je rassemblasse, un beau matin,
La palette de La Fontaine
Et les pinceaux de l'Arétin.
C'est pour le coup que l'œil timide
Modestement se fût baissé,
Lorsqu'en revue il eût passé
Tous les Renauds de mon Armide,
Et qu'à bon droit embarrassé

De ma poétique licence,
On eût dit que j'avais blessé
Et la pudeur et la décence!
Mais qu'importe le jugement
D'une bégueule acariâtre,
Qui pour étouffer l'enjoûment,
A bien assez, très-sûrement,
De sa laideur opiniâtre?
Est-ce pour elle que j'écris?
Est-ce pour le cercle futile
De nos modernes beaux-esprits,
Ou pour cette horde inutile
De journalistes aguéris,
Qui de blâme levant boutique,
De leur ennui périodique
Se débarrassent à tout prix?
Est-ce pour la foule intraitable
De ces lecteurs demi-lettrés,
De ces Midas invétérés,
Décidant tout d'un air capable,
Trouvant que tout est détestable,
En dépit de leur nullité,
Ayant la sotte confiance
De forcer l'esprit au silence,

Le talent à l'oisiveté,
Et le génie à l'impuissance?
Non, non; je ne veux point briguer
La honte de pareils suffrages.
Je ne sais point me fatiguer
A polir cent fois mes ouvrages.
On n'y voit point le dur effort
D'une lime laborieuse;
De ma Muse capricieuse,
A tout hasard, je suis l'essor;
Et je suis trop heureux sans doute,
Lorsqu'ayant achevé la route
Où son seul instinct m'a guidé,
Sans projet, sans vœu décidé,
Tout en causant, je vous confie
L'amusement de mes loisirs,
Et me ménage des plaisirs
Que ne saurait troubler l'envie.
D'une vaine immortalité
Rien ne m'assure le partage;
On n'entendra point d'âge en âge
Mon nom par la gloire cité,
J'y consens; la Postérité
Peut me refuser un hommage

Qui flatte peu ma vanité.
De l'esprit, de l'aménité,
Grace à vous, j'obtiens le suffrage :
J'aurais bien tort, en vérité,
D'oser prétendre davantage.

COMME VA L'AMOUR.

Le premier jour d'un aveu l'on s'amuse,
Le second on se plaint de l'importunité,
Le troisième on écoute avec moins de fierté,
Le quatrième en tremblant on refuse,
Le cinquième on se trouble, on résiste à demi,
Le sixième en chemin à regret on s'arrête,
Le septième l'on perd la tête,
Le huitième tout est fini.

NOTES.

MA JOURNÉE.

PAGE 72. *Car Lucifer y joue un rôle assez plaisant.* — Jamais on n'a tant fait agir et parler le Diable que depuis qu'on n'y croit plus. La plupart de nos romans du jour n'offrent qu'un tissu d'aventures merveilleuses dont ce personnage infernal tient les fils dans sa main. Aussi les femmes se les arrachent, les bonnes les lisent aux enfans, et l'homme de goût les laisse de côté.

Page 73. *Mais huit mois de prison sur ce point m'ont formé.* — C'est trop dire. Conduit le 7 nivôse an deux, à minuit, pour plus de commodité, dans la maison dite de *Port-Libre*, transféré de-là dans celle des *Carmes* le 7 thermidor, je suis rentré chez moi le 19 du même mois; ce qui ne fait, tout bien calculé, que sept mois et douze jours. Mais j'espère qu'on ne me chicanera pas pour quelques jours de plus ou de moins. Je ne parlerai point de tout ce que j'ai eu à souffrir pendant cet intervalle de temps suffisamment long. Je dirai seulement comme fait historique assez curieux, que dans ces maisons où chaque prisonnier regrettait sans cesse sa liberté, on ne pouvait faire un pas sans lire le mot qui rappelait qu'on l'avait perdue. C'était la cour de la *liberté*, l'escalier de la *liberté*, le corridor de la *liberté*, le salon de la *liberté*. On ne se joue pas aussi cruellement des hommes. Je ne

souviens que devant être transféré de *Port-Libre* aux *Carmes*, il fallut monter, moi quarantième, dans un tombereau couvert, bien et dûment escorté. Ce tombereau était rouge ; l'échelle qu'il fallait franchir pour s'y renfermer était rouge aussi ; le pied sur le premier échelon, je me tourne vers le municipal qui présidait à l'opération. — Je n'aime pas la couleur de cette échelle, lui dis-je. — Allons, monte toujours, me répond-il. Trois jours après, le même homme monte sur l'échafaud avec une partie des brigands qui formaient la commune de Paris.

Hommage au 9 THERMIDOR qui nous a délivrés de la tyrannie la plus exécrable ! hommage à la CONSTITUTION de l'an III, qui nous a donné un gouvernement sous lequel le citoyen paisible, ami des arts et des lettres, peut suivre ses goûts, conserver sa propriété, ne pas craindre à chaque instant de perdre ou sa liberté ou sa vie !

Page 73. *Et ces chars, ces coursiers volent à Bagatelle.* — Jardin assez agréable placé à l'extrêmité du bois de Boulogne, et célèbre par les vers que *Delille* lui a consacrés. C'est au printemps sur-tout le rendez-vous de tous les hommes brillans, de toutes les jolies femmes, de toutes les *nouvelles fortunes* de Paris.

Page 74. *Vous ne fûtes qu'un an fournisseur de l'armée.* — C'est le meilleur état qu'on ait pu embrasser pendant quelques années de la révolution française ; il dispensait de vertu, de courage et de talens. Il suffisait de savoir signer à-peu-près son nom, prendre sans compter, et se retirer à temps.

Page 75. *Ces vêtemens légers qui semblent à regret, ou quitter une forme ou cacher un attrait* — Le costume imaginé par des femmes qui pouvaient gagner à montrer tout, a été adopté par des femmes qui gagneraient infiniment à ne montrer rien. Le citoyen *Desessart*, sage et honnête médecin, prenant la chose au sérieux, vient de faire un bel et bon discours dans lequel il a voulu prouver que se mettre ainsi presqu'à nud, c'était s'exposer aux catharres, aux rhumatismes, à toutes les infirmités de la vieillesse. Comme si un médecin pouvait avoir raison contre la mode!

Page 75. *Là, jusques au perron tout se change en tripót.* — C'est en effet ce qu'il y a de plus curieux que cette enceinte assez vaste, connue aujourd'hui sous le nom de palais et jardin *Egalité*. Un Etranger arrivant à Paris, et se logeant au ci-devant palais Royal, est sûr de ne manquer de rien; il y trouvera des filoux qui lui escamoteront sa montre, des fripons qui lui donneront du papier pour de l'or, des filles qui le mettront pour six mois à la tisanne, et des banquiers de *trente-un* qui le réduiront pour le reste de ses jours à la mendicité.

Page 78. *Il est plaisant de voir la chute d'une pièce.* — Croyez-vous que la pièce nouvelle réussisse, me demandait un jour une femme? — Mais, madame, je le désire. — Quoi! vraiment, elle réussirait? — Je l'espère. — S'il est ainsi, je n'irai pas.

Page 80. *Voici l'heure où Momus dans un jardin charmant.* — Il y en a plus d'un. *Tivoli*, le premier qui ait offert le genre irrégulier en France. Il fut créé

par l'infortuné *Boutin*, qui, malgré ses qualités aimables, expira sous la hache de la terreur. *Robespierre* avait dîné chez lui quelque temps auparavant.

L'*Elysée-Bourbon*, très-heureusement situé, puisqu'il se confond avec les Champs-Élysées. On y donnait de fort beaux concerts. Ce sont maintenant des joûtes sur l'eau, des pantomimes et des feux d'artifice.

Idalie, placé à l'entrée de Chaillot, est remarquable sur-tout par sa richesse en arbres étrangers.

Mousseaux, dont le parc qui appartenait au dernier duc d'Orléans, plus connu sous le nom de *Philippe Egalité*, fut appelé long-temps *la Folie de Chartres*; le propriétaire eût bien fait de s'en tenir à celle-là. Quoi qu'il en soit, *Mousseaux* a été visité avec empressement toutes les fois qu'on a pu y voir le cit. *Garnerin* s'enlever dans un ballon avec la sage précaution d'un parachûte.

Je pourrais parler encore du *Jardin d'Apollon*, où l'on mange du pain d'épice; de *Paphos*, où l'on fume une pipe en buvant de la bière; de la *Grotte de Calypso*, où l'on voit pour toutes nymphes une trentaine de cuisinières de Paris; de l'*Hermitage*, où l'artisan, tous les décadis, va s'enivrer d'un vin que l'on confondrait difficilement avec celui du crû qui porte ce nom, &c. &c. &c.

Page 80. *Entrer aux lieux ornés du nom de* Frascati.— Lorsque tout le monde faisait le commerce, les gros spéculateurs s'emparaient des plus brillans hôtels de Paris pour y établir leurs magasins de cassonade, de tabac et d'eau-de-vie. Ce sont aujourd'hui les Entrepreneurs de fêtes et les *Glaciers* qui les occupent. Ce n'est plus dans l'intérieur enfumé d'un café qu'on prend des glaces, c'est

dans des jardins illuminés, dans des salons où l'or brille de toutes parts.

Page 81. *Un Thé ! qui n'en a pas ? c'est une frénésie.* — C'est aux Anglais que nous devons l'usage de prendre du thé après dîner. Dans ces sortes de réunions et de repas, on boit sans soif, on mange sans appétit, et l'on s'ennuie assez souvent, à moins qu'on ne s'avise de médire un peu du prochain, ce qui arrive presque toujours.

Page 83. *Je ne sais à quel point la valse plaît aux femmes.* — Je conçois que les mères se permettent la valse ; mais je suis encore à deviner comment elles la permettent à leurs filles.

Page 83. *Je rencontre toujours la* bouillotte *éternelle.* — La *bouillotte* a remplacé le *loto*. On ne se présente plus maintenant en bonne maison, sans voir quatre ou cinq tables de jeu dressées pour une *bouillotte*, c'est-à-dire pour un brelan, où celui qui a perdu son argent, cède sa place à celui qui veut perdre le sien.

TABLE.

POÈMES DE LÉGOUVÉ.

A Alexandrine Arnault. . . . . Page 1
Les Souvenirs, ou les avantages de la mémoire. 5
La Sépulture. 27
La Mélancolie 37
Réponse à Lebrun, qui défend aux belles d'être poètes. 49
Chanson. 51
Notes. 55

POÈMES DE VIGÉE.

Ma Journée. 71
Les Visites 87
Epitre à Legouvé, sur l'utilité de la critique. . 107
Epitre à Louise Contat. 119
A l'Acacia. 125
A Éléonore, à l'occasion du grand scandale qu'excita dans une petite société de femmes, la lecture des vers à l'Acacia. 128
Comme va l'Amour. 134
Notes 137

PQ
1995
L5A6
1798

Legouvé, Gabriel Marie Jean Baptiste

Poèmes de Legouvé et de V

4. éd.